

FIDES

COLLECTION CLASSIQUES CANADIENS

6

Michel DASSONVILLE

CRÉMAZIE

Crémazie

OUVRAGES DE MICHEL DASSONVILLE

Collection des Etudes françaises dans l'Enseignement primaire et secondaire:

Comment écrire une dissertation littéraire

Québec, Presses Universitaires de Laval, 1955.

De l'Explication à la Rédaction, en collaboration avec le R. P. Ph. Deschamps, c.s.v.

I — Classes d'Éléments et de huitième année (maître et élève).

II — Classes de Syntaxe et de neuvième année (maître et élève).

EN PRÉPARATION:

III — Classes de Méthode et de dixième année (maître et élève) (en collaboration).

IV — Classes de Versification et de onzième année (maître et élève) (en collaboration).

Comment analyser un texte

Classes de Lettres.

Collection *CLASSIQUES CANADIENS*

CRÉMAZIE

Texte établi et annoté par
MICHEL DASSONVILLE

*Docteur ès lettres,
professeur à la Faculté des lettres de l'Université Laval*



MONTRÉAL et PARIS

COMITÉ DE PUBLICATION

Félix-Antoine SAVARD

Guy FRÉGAULT

Benoit LACROIX

Luc LACOURCIÈRE

Marcel TRUDEL

Le présent fascicule n'engage que la seule
responsabilité de l'auteur.

Copyright, Ottawa, 1956.

INTRODUCTION

Octave Crémazie n'a que faire de notre compassion. Nous ferions grand tort au poète en le louant par pitié pour l'exil qu'il subit: sa poésie est plus belle que son odyssee. Mais nous serions tout aussi injustes en mesurant notre estime à la seule valeur littéraire de sa poésie. Sa correspondance, en grande partie inédite, contient quelques-unes des pages de critique les plus lucides que nous ayons en littérature canadienne-française. Son *Journal du siège de Paris* nous révèle son intelligence et son cœur.

Nous nous limiterons ici à analyser brièvement les idées politiques, les idées littéraires, les thèmes et le style de Crémazie.

1. L'APPRENTI-SORCIER. — Dans l'arrière-boutique de la librairie J. & O. Crémazie, par delà les flacons de vin de messe et les ornements d'église, les statues et les jouets, entre les meules de fromage suisse et les parapluies anglais, le jeune Octave lisait. On eût pu lui dire: « Jeune homme, vous lisez! vous ne serez jamais libraire! », ce qu'avait entendu un autre poète, libraire d'occasion, Charles-Hubert Millevoye. En vérité, Octave Crémazie était le premier client de sa librairie, et le plus fervent. Il lisait indistinctement toutes les nouveautés, s'il marquait une préférence aux poètes anciens et modernes. Son goût pour les romaniques n'excluait pas les classiques, Corneille et Racine surtout, dont on l'entendait déclamer de mémoire de longs fragments. Mais celui qu'à tous il préférerait c'était le poète des *Nuits*, Alfred de Musset. Peut-être, jeune commerçant de province, enviait-il la vie brillante du

dandy parisien? A moins qu'il ne vibrât à l'éloquence facile du pélican agonisant?

Mais il ne pouvait être question au Canada, en 1850, de consacrer sa lyre à Venus! Des soins plus pressants réclamaient les lettrés. Bien mieux qu'un cercle littéraire, l'arrière-boutique du libraire devint un refuge de patriotes. Autour d'Octave Crémazie, Joseph-Charles Taché, directeur gérant du *Courrier du Canada*, Joseph-Edouard Cauchon, directeur politique du *Journal de Québec*, les historiens François-Xavier Garneau et Jean-Baptiste Ferland, le baron Gauldrée-Boilleau, consul de France, le jeune abbé Henri-Raymond Casgrain et les non moins jeunes poètes Louis Fréchette et Pamphile Lemay, auxquels consentait quelquefois à se joindre le surintendant de l'Instruction publique, Pierre-Joseph Olivier Chauveau, préparaient ce qui serait un jour le mouvement littéraire et patriotique de Québec.

Depuis le Bill d'Union (1841), la situation politique du Bas-Canada s'était un peu améliorée. La lutte de Louis Lafontaine, après bien des revers, avait abouti à l'établissement d'un gouvernement responsable des intérêts canadiens-français. L'administration de Lord Elgin favorisait la pacification des esprits quoiqu'elle ne donnât pas toute satisfaction aux Canadiens français. La génération frémissante de 1850, encouragée par l'exemple de François-Xavier Garneau, s'apprêtait à faire mentir Lord Durham. Et Octave Crémazie rêvait d'être le poète dont l'œuvre répondrait aux dédains du Rapport injurieux¹.

1. La phrase que retiennent les Canadiens français se trouvait dans la conclusion du *Rapport*. Elle est souvent citée incomplètement: « On ne peut guère concevoir nationalité plus dépourvue de tout ce qui peut vivifier et élever un peuple que les descendants des Français dans le Bas-Canada, du fait qu'ils ont gardé leur langue et leurs coutumes particulières. C'est un peuple sans histoire et sans littérature. » (C'est nous qui soulignons). Trad. M.-P. Hamel, 1948, p. 311.

Il s'était mis à l'œuvre en 1849. Lisant le jour dans son officine, l'apprenti-sorcier composait la nuit en rassemblant vers à vers dans sa mémoire les poèmes qu'il livrait au *Journal de Québec*. Les pièces de cette époque (1849-1858) sont pour la plupart des *étrennes* qui saluent chaque année les progrès du Canada, rappellent les événements principaux de la politique internationale et forment des vœux pour le peuple canadien-français. Digne et quelquefois original en un genre qui ne l'est pas souvent, Crémazie taille sa plume. Sorcier sans doute, il n'est encore qu'un apprenti. Et s'il se glisse dans ces étrennes quelques beaux vers où son don s'affirme, convenons que ses réussites sont d'autant plus méritoires qu'elles apparaissent en un genre rigideinent conventionnel.

Si le *Drapeau de Carillon* parut aux étrennes 1858 il dépasse largement le genre cultivé jusqu'alors. Le succès, favorisé par les circonstances, fut si grand que le poème, mis en musique par C. W. Sabatier, fut publié à Montréal en une plaquette séparée². Enivré des éloges qu'il recevait, le poète s'aperçut bientôt des périls que courait sa muse: il avoua plus tard à l'abbé Casgrain qu'à ce moment il lui arrivait de courber la tête en passant sous la porte Saint-Jean de crainte de la frapper sur la voûte. L'ironie de sa confiance, le désaveu postérieur de toute poésie cocardière expliquent qu'il ait évité de chanter désormais des thèmes politiques. Il refusa de n'être que le Béranger du Canada français. Remarquons néanmoins l'inspiration purement politique de ces premières pièces où la voix toujours oratoire et solennelle de Crémazie atteint çà et là au ton épique. Les raisons pour lesquelles ces pièces offrent pour nous peu d'intérêt sont celles mê-

2. Chez A. J. Boucher; le nom du poète ne figure pas sur la couverture.

mes qui assurèrent autrefois leur succès: tel est le sort de la poésie de circonstance.

2. LES IDÉES POLITIQUES DE CRÉMAZIE. — Partisan de l'ordre, Octave Crémazie, dès 1849, met le peuple canadien-français en garde contre « l'essai toujours fatal des révolutions »³. En bon bourgeois, il craint les désirs populaires: lorsqu'il assistera aux premiers excès de la Commune (1871), il verra se confirmer ses idées de jeunesse. Il admire les gouvernements forts quoiqu'il fustige l'intolérance; ainsi recommande-t-il aux Canadiens français le loyalisme envers l'Angleterre⁴ en même temps qu'il blâme Albion dure aux Irlandais⁵. Si ses voyages expliquent son intérêt pour la politique française, la lecture des dithyrambes romantiques ne fit qu'augmenter sa ferveur bonapartiste. Il semble que, pour lui comme pour ses compatriotes, les victoires de Napoléon III aient justifié à cette époque les écrits de Garneau, élogieux pour la France. Impérialiste et chrétienne, elle est enfin digne de la tradition monarchique: elle mérité qu'on s'y rattache, après les excès révolutionnaires. Cette fierté française rapproche Crémazie du parti libéral qui luttait depuis le Bill d'Union contre les tentatives d'étouffement. Le poète admire en vers pompeux les audaces d'Hippolyte Lafontaine mais son admiration ne l'empêche pas de fréquenter des adversaires politiques. C'est qu'il ne fut jamais partisan: sourd aux querelles politiques, il militait pour la grandeur du Canada, uni et pacifié. Sa déception sera à la mesure de son enthousiasme: lorsqu'il se sera aperçu

3. *Jour de l'An 1849*, v. 58.

4. « Sachons porter secours et donner la victoire

Au drapeau d'Albion. »

La Guerre d'Orient (1855), v. 113-114.

5. *Jour de l'An 1853: Colonisation*.

de l'étroitesse de la politique partisane, il aura des paroles amères pour « les farceurs toujours malhonnêtes, souvent sinistres, que l'on appelle des hommes politiques »⁶.

3. LES IDÉES LITTÉRAIRES DE CRÉMAZIE. — Ses lectures nombreuses faisaient de Crémazie l'un des hommes les plus cultivés de Québec en 1860. Ses entretiens avec l'abbé Holmes, son ancien professeur du Séminaire, puis avec Emile de Fenouillet, de fréquentes discussions avec ses amis autant que les échos de la querelle du gaumisme l'avaient élevé contre une certaine forme païenne du classicisme⁷. Mais il n'admettait pas non plus sans réserve la doctrine romantique: ainsi il refusa toujours de confier à ses vers ses sentiments les plus intimes et de « se tailler dans ses malheurs un manteau d'histriion ». Il resta étranger à la poésie *individuelle* des romantiques sans tomber pour autant dans la déclamation rhétorique de lieux communs, chère aux classiques décadents. Dépassant le lyrisme étriqué des romantiques, il atteint au lyrisme d'antique observance. Lorsqu'il chante la famille et la mort, ce n'est pas seulement *sa* famille et *sa* mort; s'il loue spécialement la patrie canadienne, la sienne, dont les « vastes forêts » et les « lacs géants » l'enchantent, s'il évoque les pionniers et les missionnaires, *nos pères*, s'il célèbre le drapeau de Carillon et la gloire française, il n'exprime pas des sentiments individuels mais se fait le porte-parole de millions de Canadiens français qu'il souhaitait voir « unis comme des frères » et qu'il eût volontiers rallié autour des « radioux débris d'une grande épopée ».

6. Lettre inédite à Casgrain, 3 juin 1875. Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, Lettres, volume VII, no 46.

7. V. notamment le passage cité p. 61 et suiv.

Mais deux causes principales, d'inégale gravité, s'opposaient, selon lui, à l'expansion et au développement de la littérature au Canada français: l'indifférence du public⁸ et la concurrence inévitable de la littérature métropolitaine⁹. Il nous faut bien constater que l'initiative qui fit son succès poétique provoqua sa faillite commerciale. Limitant résolument le public d'un écrivain canadien aux seuls habitants de l'Amérique française, Octave Crémazie a voulu donner à ses compatriotes le goût de la lecture, le souci de la culture: le libraire a voulu former le public du poète. Et il échoua. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait renoncé à la littérature le jour où sa faillite commerciale fut consommée. L'échec du libraire entraîna l'échec du poète.

Cet idéal, so nme toute patriotique, que le libraire-poète s'était fixé, permet de comprendre qu'il se soit cantonné dans la poésie de circonstance. Tous ses poèmes fleurirent sur l'événement (étrennes, fêtes des morts, émigration, colonisation, guerre ou paix) quoique le sujet politique se soit souvent réalisé en hymne héroïque. Mais cette poésie militante, née des préoccupations d'un jour, s'infléchissait et s'élevait parce qu'elle était, pour Crémazie, l'expression d'un sacerdoce¹⁰: idée romantique sans doute, idée neuve qui fit du poète l'interprète du peuple canadien-français.

On peut donc considérer Octave Crémazie comme un poète romantique si le romantisme canadien permet, par définition, une impersonnalité, une réserve discrète sans hauteur ni dédain, s'il ne réduit pas la poésie lyrique à n'être qu'élégiaque, s'il s'accorde avec

8. V. sa lettre à Casgrain, 10 août 1866, citée p. 53 et suiv.

9. V. sa lettre à Casgrain, 29 janvier 1867, citée p. 57 et suiv.

10. V. ci-dessous, p. 51.

la foi chrétienne la plus orthodoxe, s'il est franchement nationaliste et célèbre les traditions, s'il glorifie le Prêtre et le Soldat plutôt que la Machine et le Progrès, s'il ne se limite pas à une imitation scolaire du romantisme français mais puise à d'autres sources poétiques — biblique et étrangères, anciennes et modernes. Telles étaient les idées littéraires de Crémazie s'il n'eût pas le temps de les mettre en œuvre.

4. LES THÈMES DU LYRISME CRÉMAZIEN. —

La lyre de Crémazie n'eût jamais que trois cordes: la patrie, l'héroïsme et la mort. Il évira de chanter la nature et la femme parce qu'il n'aimait ni l'une ni l'autre. Mysogine, quelques-unes de ses épigrammes étaient célèbres à Québec. Citadin, il n'était allé qu'une fois à la campagne, à la Baie Saint-Paul, et il s'y était ennuyé.

Si j'étais la douce hirondelle...

avait-il soupiré un jour ¹¹. Il était l'hirondelle qui vole par-dessus les arbres et les bosquets sans s'y poser et qui préfère se nicher sur les cheminées, dans la suie, où elle se trouve mieux qu'au milieu des fleurs. La nature ne fut pour Crémazie que l'étrincelante parure sans laquelle la *terre natale* serait une abstraction.

Excité par l'œuvre de François-Xavier Garneau autant que par la situation nouvelle où le Bill d'Union avait placé ses compatriotes, Octave Crémazie célébra le Canada avec une conviction jusqu'alors inconnue. Et qu'on ne dise pas qu'il eut le pressentiment de son exil futur parce qu'il évoqua de préférence la nostalgie de l'exilé, la fin solitaire de l'émigré; ce n'est pas non plus parce qu'il eut le privilège de traverser fréquemment l'Atlantique qu'il esquissa des comparai-

11. *Les Mille Iles* (1860), v. 1.

sons toujours flatteuses pour sa patrie canadienne, pour sa *rive natale*. Ces procédés s'expliquent mieux par le but qu'il assignait à ses œuvres de circonstance. Sa poésie était destinée à la masse du peuple canadien qu'il fallait retenir au pays des ancêtres et que le poète atteignit plus aisément par le *Journal de Québec* qu'il ne l'eût fait par des plaquettes de luxe.

Gêné toutefois par son indifférence à la nature, le poète ne réussissait à se dégager des lieux communs que lorsqu'il abordait les évocations historiques. L'exemple des révoltes européennes infructueuses¹², des persécutions dont étaient victimes les Irlandais catholiques¹³, la sublime ténacité canadienne d'autrefois¹⁴ furent les différents prétextes dont se servit « le poète national » pour exciter l'énergie de ses contemporains. Il encouragea la colonisation, s'éleva contre l'émigration aux États-Unis, préconisa l'union de tous les Canadiens. Le succès de *Drapeau de Carillon* ne doit pas travestir la pensée du poète. Il put reprocher aux protestants anglais de persécuter les catholiques irlandais, flétrir Lord Durham, glorifier la France et Napoléon, il put, en un mot, être « poète national », il n'était pas séparatiste. Son patriotisme était canadien et lorsqu'en 1853-1855, les impérialismes français et anglais s'allièrent en Europe, il définit, avec un rare bonheur, ce qui allait devenir la ligne de conduite des Canadiens français:

*Unissant leurs drapeaux, ces deux reines suprêmes
Ont maintenant chacune une part de nous-mêmes:
Albion, notre foi, la France, notre cœur*¹⁵.

12. V. *Jour de l'An* 1849. Cité in extenso par P.-G. Roy, *A propos de Crémazie*, p. 193-198.

13. *Jour de l'An* 1853: *Colonisation*.

14. *Le vieux soldat canadien*; *Le drapeau de Carillon*.

15. *Le vieux soldat canadien*, v. 102-104.

En chantant la grandeur du passé canadien, le poète avait déjà fait sonner la corde héroïque. Il la fit vibrer encore pour célébrer les soldats de l'Empire et les zouaves pontificaux. Ce serait une erreur d'interpréter en un sens politique les hymnes héroïques qu'il écrivit. Ses sentiments bonapartistes l'aidèrent sans doute à placer Napoléon III sur le même piédestal que Napoléon Ier. La victoire de l'Alma racherait le désastre de Waterloo¹⁶. Il revoyait sans peine sur les rives du Bosphore le Héros qui avait triomphé dans les marais du Danube et, par un mélange polirique si audacieux qu'il eût fait gronder Victor Hugo lui-même, il chantait dans le même hymne Magenta, Marignan, Solferino, Marengo, Desaix et *les grands jours de Messidor*, Napoléon Ier et Napoléon III¹⁷, mais on voit aisément que son chant dépassait l'actualité politique pour exalter la gloire française. L'intervention franco-anglaise en Orient n'inspira pas au fils de pionniers un philhellénisme sentimental mais la nostalgie des lauriers; il chantait les vainqueurs parce que les soldats français qui prirent Sébastopol étaient frères des héros de Montcalm; les exploits guerriers ne marquaient pas le triomphe d'une politique: ils n'étaient pour lui que des exemples de courage et de magnanimité. Ces pièces d'allure polirique sont à la vérité consacrées à la gloire des héros.

Il est vrai qu'elles chantaient de préférence les héros français. Après soixante-dix ans d'un silence contraint, il se trouvait enfin un poète canadien pour rappeler les gloires du régime français. Beaucoup l'admirèrent; quelques timides lui reprochèrent d'être un « Vive-la-France ». Telle n'était pas l'intention du poète: jeune bourgeois plus fier que belliqueux, il

16. *La Guerre d'Orient*, v. 90-96.

17. *Guerre d'Italie*, v. 31, 34, 38, 41, 54.

admirait l'héroïsme au mépris des incohérences politiques où ce culte l'entraînait. Ses idées politiques n'en firent jamais l'homme d'un parti.

Quant à la corde funèbre, il l'avait touchée avant que des soucis tout personnels ne l'y invitassent. Octave Crémazie était obsédé par le sort des âmes du purgatoire: par ce biais surgit en son œuvre la préoccupation de la mort. La peur le hantait non pas tant des souffrances de l'agonie que des tortures que subit la chair corrompue qu'il supposait capable de souffrir encore.

Il ne faut donc pas commettre l'imprudence d'établir un rapport étroit entre les événements malheureux de 1862 et le thème macabre de la *Promenade de trois morts*. Non seulement le poète s'est défendu d'avoir parlé de lui dans ses vers¹⁸ mais il a déclaré explicitement avoir élaboré cette *fantaisie* dès 1860¹⁹. Et qui niera que la mort avait excité l'imagination du poète bien avant cette date? N'est-ce pas en 1856 qu'il publia *Les Morts* dont l'atmosphère ne diffère pas beaucoup de celle de son dernier poème et où transparait, comme en filigrane, la visite des morts aux vivants et leur imploration désespérée? Cette attirance pour le genre macabre, révèle en Crémazie une tristesse intime qui est d'ailleurs au fond du cœur de nombreux Canadiens français: aucun de nos écrivains n'a chanté la volupté de respirer, de voir et de sentir, l'ivresse des sens; nul n'a fait retentir l'évoé antique; nul n'a clamé la joie, peut-être païenne, de vivre et d'aimer. Octave Crémazie a subi le sort commun et si sa lyre fait entendre constamment des sonorités graves, reconnaissons-y l'écho sonore de l'âme canadienne-française.

18. *Lettre à Casgrain*, 29 janvier 1867, citée p. 74.

19. *Id.*, p. 72, n. 2.

5. LE STYLE DE CRÉMAZIE. — A part la *Promenade de trois morts*, tous les poèmes de Crémazie sont des œuvres de circonstance; aussi le ton en est-il guindé. Le poète monte sur un trépied avant de chanter. On n'en saurait trouver de meilleure preuve qu'en comparant sa prose à sa poésie. Celle-ci est encombrée de tout un attirail néo-classique, substantifs nobles et épithètes creuses, inversions dures et fausses symétries. C'est qu'il eut le malheur d'écrire en un temps où l'on confondait encore la poésie et l'éloquence. Ah! si quelqu'un lui avait dit:

Prends l'éloquence et tords-lui son cou...

peur-être se serait-il tu. Mais ne le rendons pas responsable d'une conception de la poésie désuète et ridicule aujourd'hui, quasi-universelle à son époque²⁰. Il aurait pu sans doute éviter le vieillissement rapide, s'il avait été artiste. Mais bien qu'il montrât quelque sens de l'harmonie, il ne sut pas l'art de polir une strophe où le temps ne pourrait mordre. Il serait malséant d'accabler un poète qui dut s'exiler au moment même où s'achevait son apprentissage et Victor Hugo lui-même — pour ne citer qu'un de ses contemporains — serait bien oublié s'il avait terminé sa carrière douze ans après l'avoir commencée, en 1828!

Ce manque d'art et de métier se lit surtout dans les caprices de prosodie et de métrique. Rares sont ses poèmes où les changements de rythme sont justifiables. Les longues suites d'alexandrins, écrites entre 1849 et 1853, sont indigestes: ni les coupes ni la variété des rimes ne sont étudiées. Les poèmes des années suivantes varient de rythme à plaisir; les senti-

20. C'est Baudelaire qui fut le précurseur de la révolution poétique. Mais les *Fleurs du Mal* ne parurent qu'en 1857. Crémazie les a-t-il connues?

mients, le ton, le thème ne sont pas souvent en accord avec le mètre choisi. Ce sont des exercices; le poète fait ses gammes. Et lui-même était plus exigeant que ses lecteurs puisqu'il reconnaissait que « ce qui a fait la fortune de ce petit poème (le *Drapeau de Carillon*), c'est l'idée seule, car pour la forme, il ne vaut pas cher. »²¹

Mais sa prose permet d'affirmer qu'il avait l'étoffe d'un grand écrivain. Ses pages de critique sont parmi les plus intelligentes, les plus fines et les mieux écrites que nous ayons. *Légère et court-vêtue*, elle égratigne, aiguillonne, *pique l'un, pique l'autre*, sans méchanceté et jamais sans motif. Quand il laisse courir sa plume, peu d'incorrection; quand il plaisante, peu de mauvais goût. Il eût fait un critique avisé, décochant aisément l'épigramme, sans pédanterie, sans lourdeur. Et qui ne voit le profit qu'y auraient trouvé nos lettres canadiennes d'hier et d'aujourd'hui!

6. NOTRE ÉDITION. — Nous sommes convaincu qu'en limitant notre choix aux seules poésies nous n'aurions pu faire connaître Crémazie tel qu'il fut. En citant sa prose, si intime et si peu apprêtée soit-elle, nous avons suivi le conseil de son ami l'abbé Casgrain qui déclarait que « ceux qui ne connaissent Crémazie que par ses poésies n'ont vu qu'une part de son génie, le côté solennel, parfois un peu poseur, grandiose, si vous voulez, mais où le laisser-aller est naturellement absent. Sous ce rapport, sa correspondance est une révélation ». Nous y ajouterions son *Journal du siège de Paris*. On y remarquera la distinction de sa pensée, encore qu'elle n'hésite pas devant certaines images vulgaires qui en accusent le relief, on y admirera sa patience dans l'épreuve, sa ré-

21. V. ci-dessous, p. 67.

serve dans la plainte, sa discrétion dans le malheur. A cet égard, on ne saurait trop se plaindre qu'une édition complète fasse encore défaut.

Sans avoir eu l'intention de présenter une édition critique nous avons recouru aux sources chaque fois que cela nous a été possible. Nous avons collationné les textes des poèmes dans les journaux de l'époque, ce qui nous a permis de corriger quelques inexactitudes de chronologie. Les fragments de lettres que nous citons reproduisent exactement les manuscrits conservés aux Archives du Séminaire de Québec; on y trouvera des paragraphes inédits que l'abbé Casgrain ne s'en serait pas cru permis de publier. Il n'y a guère que les fragments du *Journal* qui se bornent à reproduire la version (peut-être édulcorée) des *Oeuvres* dites *complètes*.

MICHEL DASSONVILLE

Tableau chronologique de la vie et des œuvres d'Octave Crémazie

- 1807 27 juillet: Mariage à Charlesbourg de Jacques Crémazie, né en 1786, et de Marie-Anne Miville Déchéne, née en 1788.
- 1827 16 avril: Naissance à Québec de leur onzième enfant, Claude-Joseph-Olivier dit Octave.
- 1833 Joseph, né en 1812, ouvre une librairie rue Saint-Jean à Québec.
- 1836-1844 Octave fait ses études classiques au Séminaire de Québec.
- 1839 8 mars - 8 avril: Publication dans le *Canadien* d'une traduction française du *Rapport Durham*.
- 1841 Bill d'union du Haut et du Bas-Canada.
- 1844 Automne: Octave devient l'associé de son frère Joseph¹.
- 1845 Publication du premier volume de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau.
- 1847 La librairie J. & O. Crémazie s'installe rue de la Fabrique, à l'enseigne du *Livre Doré*. — 2 décembre: Fondation de l'Institut canadien de Québec. O. C., membre-fondateur, fait partie du bureau de direction.
- 1849 3 janv.: *Le premier de l'An 1849*, poème d'O.C. publié dans l'*Ami de la Religion et de la Patrie* dont Jacques, son frère aîné, est rédacteur en chef².
- 1849-1850 O. C. est élu secrétaire de l'Institut canadien de Québec.
- 1850 3 janv.: *Le premier de l'An 1850* — Hiver: Premier voyage d'O. C. en France.
- 1852 8 janv.: *Le premier jour de l'An 1852*. — 2 décembre: Le Prince Louis-Napoléon devient empereur des Français sous le nom de Napoléon III.

1. La librairie J. Crémazie était établie sur la côte de Léry (auj. rue Sainte-Famille) depuis 1835.

2. Tous les poèmes de Crémazie furent d'abord publiés dans des feuilles locales. D'abord à l'*Ami de la Religion et de la Patrie*, puis au *Journal de Québec* et à l'*Abeille* (journal du Petit Séminaire de Québec). Nous n'indiquerons le lieu de publication qu'en marge des extraits cités.

- 1853 4 janv.: *Le jour de l'An 1853: Colonisation.* — Hivet: Deuxième voyage d'O. C. en France³.
- 1854-1855 Guerre de Crimée. Une expédition militaire franco-anglaise soutient les intérêts turcs contre les visées russes en Méditerranée orientale.
- 1854 5 janv.: *Guerre, décembre 1853.*
- 1855 3 janv.: *La guerre d'Orient.* — Juillet - août: La corvette française *La Capricieuse* mouille dans les ports de Québec et de Montréal. — 21 août: *Le vieux soldat canadien.* — 8 sept.: Prise de Malakoff. — 14 sept.: Prise de Sébastopol par le corps expéditionnaire franco-anglais.
- 1855 3 janv.: *Sur les ruines de Sébastopol.* — Juillet: *Chant du troubadour au Concile de Clermont.* — 31 oct.: *Les Morts.*
- 1857 5 janv.: *La Paix, suivie du Chant des musulmans.*
- 1857-1858 O. C. est élu président de l'Institut canadien de Québec.
- 1858 5 janv.: *Le drapeau de Carillon.* — 12 janv.: *Le Canada.* — 3 fév.: *L'Alouette.* — 7 juin: *Le printemps.*
- 1859 3 janv.: *Le retour de l'Abeylle.* — 4 janv.: *Aux Canadiens-français.* — 10 mars: *Un collet de l'Empire.* — 16 juin: *Deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr de Montmorency-Laval en Canada⁴.* *Cantate en l'honneur de Mgr Laval⁵.* — 22 juin: *Envoi à MM. du Séminaire de Québec.* — 24 juin: *Fête nationale.* — 28 juin: *A la mémoire de M. de Fenouillet.* — 29 décembre: *La fiancée du marin, légende canadienne.*
- 1859-1860 Guerre d'Italie. Un corps expéditionnaire français enlève la Lombardie aux Autrichiens pour la donner au roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel II, qui devait réaliser l'unité italienne.
- 1860 3 janv.: Guerre d'Italie. — Mars: *Le Potowatomis⁶.* — 6 juin: *Les Mille-Iles.* — 18 sept.: Défaite des troupes pontificales à Castelfidardo.

3. Il y retourna, paraît-il, « tous les ans, jusqu'à 1860 ». P.-G. Roy, *A propos de Crémazie*, p. 44.

4. Publié dans le *Journal de Québec*.

5. Publiée dans l'*Abeylle*, vol. VII, no 27.

6. Epigraphe aux *Pionniers canadiens* de l'abbé H.-R. Casgrain, v. *Oeuvres complètes* (de Casgrain), I, p. 47.

- 1861 3 janv.: *Castelfidardo*. — Fév.: Première livraison des *Soirées canadiennes*, revue dirigée par l'abbé Henri-Raymond Casgrain.
- 1862 Janv.: *Le Chant des voyageurs*. — Oct.: *Promenade de trois morts*. — 10 nov.: O. C., coupable de faux, quitte secrètement Québec et s'enfuit à l'étranger. — Il s'embarque à New-York et se réfugie en France. — Il loge à Paris près de la cathédrale; la fièvre cérébrale le terrasse pendant quelques semaines.
- 1863 Recueilli par le libraire Hector Bossange, O. C. se repose au château de Citry puis à Châteauneuf-sur-Loire où il passe le printemps et l'été. — Juillet: Retour à Paris. Il est employé comme représentant par le libraire Hector Bossange.
- 1864 8-9 juillet: Procès Healey à Québec: le courtier qui monnayait les faux de Crémazie est acquitté. — Les poèmes d'O. C. sont réunis pour la première fois dans le recueil de *Littérature canadienne de 1850 à 1860*⁷.
- 1866 Mai-juin: Article de Norbert Tibbault sur la poésie de Crémazie (pu. dans le *Courrier du Canada*).
- 1868 14 mai: Requête officielle en faveur du rapatriement du poète⁸.
- 1870-1871 Guerre franco-allemande. Eroulement du second Empire. Bloqué à Paris⁹, O. C. rédige son *Journal du siège de Paris* (13 sept. 1870 - 29 janv. 1871).
- 1871 Avril-sept.: O. C. se réfugie à Orléans pendant la Commune.
- 1872 11 juillet: Mort de Jacques, son frère aîné et son principal protecteur — 6 août: O. C. projette de s'exiler au Brésil ou en Australie.
- 1873 Hiver: O. C. suit les cours publics de la Sorbonne et du Collège de France.
- 1874 Printemps: O. C. vit et travaille en compagnie de son ami intime, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, de passage à Paris. — Août: Il effectue de la copie aux Archives nationales pour l'historien américain Parkman. — Fin août: Son travail est interrompu par une crise d'érysipèle. —

7. Voir notre *Bibliographie*, p. 24.

8. La requête envoyée par l'abbé C. F. Cazeau n'eut pas de suites. Voir P. G. Roy, *A propos de Crémazie*, p. 137-148.

9. Il logeait près du Palais-Royal, 4bis rue Vivienne.

- Fin septembre: Il part faire un voyage d'affaires en province. Séjour probable à Genève¹⁰.
- 1875 Printemps: De retour à Paris¹¹, il suit de nouveau les cours de la Sorbonne et du Collège de France. — Nov.: Il part pour Bordeaux. Faillite de la librairie d'Hector Bossange. O. C. travaille pour le compte de l'agence maritime de Gustave Bossange, fils du libraire-éditeur parisien.
- 1876 Été: Retour à Paris. — 14 sept.: O. C. part au Havre à la succursale de l'agence maritime Bossange — 14 oct. Epithalame à M. et Mme Hector Bossange¹².
- 1877 Fév.: Séjour à Citry, au château des Bossange¹³. — Mars: O. C. habite Paris. — Août: Il prépare la publication à Paris de ses *Oeuvres complètes*¹⁴: ce projet sera abandonné. — Il est envoyé de nouveau au Havre¹⁵.
- 1879 9 janv.: Très malade, il travaille quand même jusqu'à l'épuisement de ses forces¹⁶. — 16 janv.: Il succombe à une inflammation intestinale. — 17 janv.: Il est inhumé dans la fosse commune du cimetière du Havre. — 13 févr.: *Cantique à Sainte Madeleine* (pub. posthume dans *l'Abbeille*). 28 décembre: Mort à Québec de Marie-Anne Crémazie, sa mère.
- 1882 Publication des *Oeuvres complètes de Octave Crémazie* par les soins de l'abbé H.-R. Casgrain et de J. H. B. Chouinard.
- 1906 24 juin: Inauguration du monument élevé à la mémoire d'O. C. au Carré Saint-Louis à Montréal.

10. « Genève est une bien jolie ville ». *Lettre inédite à l'abbé Casgrain, 5 juin 1875*. Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, Lettres, vol. VII, no. 46.

11. Au 10bis, passage Laferrière.

12. Qui ne fut publié que dans ses *Oeuvres complètes* (1882).

13. Selon l'abbé Casgrain, il ne se passait pas d'année sans qu'il y allât.

14. V. *Lettre inédite à Casgrain, 18 août 1877*, Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, Lettres, vol. IX, no. 29.

15. Où il loge chez Hippolyte Malandrin, 19 rue Bernardin de Saint-Pierre.

16. « Il m'a fallu prendre mon courage à deux mains pour me traîner au bureau. » *Lettre d'O. C. à Hunter, 9 janvier 1879*. Hunter était gérant de G. Bossange à Paris. Cette citation est extraite d'une *lettre inédite d'Hector Bossange à l'abbé Casgrain, 23 juillet 1881*. Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, Lettres, vol. IX, no. 156.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

I. — SOURCES

On ne saurait accorder trop d'importance au recueil qui groupa pour la première fois de nombreux poèmes de Crémazie: il s'agit de la prime donnée aux abonnés des *Soirées canadiennes* intitulée *Littérature canadienne de 1850 à 1860*, Québec, Desbarats et Derbyshire, 1864, 2 vol. Le second volume contient 25 poèmes de Crémazie, p. 9-122.

Les *Oeuvres complètes de Octave Crémazie* furent publiées par l'abbé Henri-Raymond Casgrain et Monsieur J. H. B. Chouinard, de l'Institut canadien de Québec, Montréal, Beauchemin et Valois, 1882. Nous y renvoyons fréquemment par l'abréviation: *Oeuvres comp.* Cette édition est toutefois fort incomplète. On y peut suppléer par la consultation du *Journal de Québec* (1852-1862), de *l'Abeille* et d'autres journaux. C'est là que parurent d'abord ses poèmes.

Sa correspondance avec l'abbé Henri-Raymond Casgrain est conservée aux Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, Lettres, volumes III, VII et IX. C'est le texte manuscrit que nous avons employé pour les 2^e et 3^e parties du présent fascicule. La correspondance avec sa famille est en grande partie inédite. Il ne figure que trente-sept lettres ou fragments de lettres dans les *Oeuvres complètes*. Nous n'avons pu retrouver le manuscrit du *Journal du siège de Paris*; nous nous sommes fiés au texte donné dans les *Oeuvres complètes*.

II. — ÉTUDES

- BISSON (Laurence-A.) *Le romantisme littéraire au Canada français*. Paris (thèse), Droz, 1932.
- CASGRAIN (l'abbé H.-R.) *Octave Crémazie*. Montréal, Beauchemin, 1926.
- CROUZET (Jeanne Paul) *Poésie au Canada*. Paris, Didier-Privat, 1946.
- DANTIN (Louis) *Gloires critiques. Faits, oeuvres, théories*. Montréal, Lévesque, 1931.

- HALDEN (Charles Ab der) *Etudes de littérature canadienne-française*. Paris, de Rudeval, 1904.
- MARION (Séraphin) *Les lettres canadiennes d'autrefois*, Hull et Ottawa, L'Eclair, 1946, t. V.
- RINPRET (Fernand) *Etudes sur la littérature canadienne-française, première série, Les Poètes: Octave Crémazie*. Saint-Jérôme, J.-E. Prévost, 1906.
- ROY (Pierre-Georges) *A propos de Crémazie*. Québec, Garneau, 1945.

III. — REVUES ET JOURNAUX

- THIBAUT (Norbert) *Etudes littéraires: Crémazie dans le Courrier du Canada*, 18-25 mai, 8-22 juin 1866.
- CHAPUIS (Thomas) *Crémazie, études critiques (inach.) dans les Nouvelles Soirées canadiennes*, 1883-1884.
- GAGNON (Ernest) *Octave Crémazie dans la Revue Canadienne*, 1905¹.
- ROY (Mgr Camille) *Crémazie, dans l'Enseignement secondaire*, fév. 1916.
- CHARTIER (Mgr Emile) *Crémazie (16 avril 1827 - 16 janvier 1879) dans la Revue Trimestrielle Canadienne*, décembre 1927.²

1. Texte reproduit dans *Peuilles volantes et pages d'histoire* Québec, 1910 et aussi dans *Pages choisies*, Québec, 1917.

2. Texte reproduit dans *Vie de l'esprit*, Montréal, 1941.



Peter J. ...

POÈMES

Premier Jour de l'An 1853

COLONISATION¹

Ce poème de 178 vers est le premier où s'affirme le don poétique de Crémazie. Les strophes, de valeur inégale, ont un accent de sincérité qui supplée parfois à la puissance. Après avoir glorifié les colons O'Reilly, Mailloux, Boucher, Hébert, Pilote (v. 1-90), le poète demande aux bourgeois de Québec de contribuer par une obole à l'établissement de nouveaux colons. Il en profite pour s'élever *contre l'émigration* aux États-Unis qui ne pouvait qu'affaiblir le peuple canadien-français (v. 91-132). C'est l'extrait que nous citons. Il terminera son poème par quatre strophes en octosyllabes où il chante la beauté de la terre canadienne: ce sont les strophes les plus faibles, véritable pastiche de *Ma Normandie*, refrain alors à la mode. Le chant se clôture sur deux strophes (v. 169-178) qui sont un appel aux défricheurs.

On ne saurait trop insister sur l'actualité de ce poème au moment où il fut publié: Crémazie contribuait à sa façon au raidissement canadien sans lequel le Bill d'Union aurait eu les conséquences les plus désastreuses.

Contre l'émigration

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée
Entraîne loin de nous aux régions de l'or,
Avez-vous bien compris ce grand mot: la patrie?
95 Ce ciel que vous quittez pour une folle envie,
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor?

1. Publié dans le *Journal de Québec*, 4 janvier 1853.

Oh! pourquoi donc quittant le pays de vos pères,
 Aller semer vos jours aux rives étrangères?
 Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau?
 100 Et peut-être, ô douleur! ces lointaines contrées,
 Dans vos illusions tant de fois désirées,
 Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau!

Quand vous auriez de l'or les faveurs adorées,
 Ces biens rempliraient-ils vos âmes altérées?
 105 Car l'homme ne vit pas seulement d'un vil pain,
 C'est un Dieu qui l'a dit. Cette sainte parole
 Dans les maux d'ici-bas nous calme et nous console
 Et d'un séjour plus pur nous montre le chemin.

Il nous faut quelque chose en cette triste vie
 110 Qui, nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
 Nous élève au-dessus de la réalité,
 Quelques sons plus rouchants dont la douce
 [harmonie

Echo pur et lointain de la lyre infinie,
 Transporte notre esprit dans l'idéalité.

115 Or ces sons plus rouchants et cet écho sublime
 Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,
 C'est le ciel du pays, le village natal,
 Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
 Coula dans les transports d'une pure allégresse,
 120 Le sentier verdoyant où, chasseur marinai,

Nous aimons à cueillir la rose et l'aubépine,
 Le clocher du vieux temple et sa voix argentine,
 Le vent de la forêt glissant sur les talus
 Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères

116. *Sait*: sujet unique (?): écho.

- 125 Et nous jette au milieu de nos tristes misères
Le parfum consolant de leurs nobles vertus.
Loin de son lieu natal l'insensé qui s'exile
Traîne son existence à lui-même inutile.
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs.
- 130 Jamais, pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

LES MORTS¹

Ce poème dont nous ne citons que la troisième et dernière partie a été publié pour la première fois dans le *Journal de Québec* du 1er novembre 1856. C'est un long lamento écrit en sizains aux rythmes variés: les dix premières strophes font alterner l'alexandrin et le vers de six syllabes pour célébrer la paix dont jouissent les défunts. Mais ce calme est trompeur: les vivants ne l'imaginent que pour justifier leur égoïste oubli. Dans les six strophes qui suivent le poète décrit en vers de six syllabes les *pleurantes ombres* qu'il interpelle pieusement pour connaître le motif de leur quête nocturne. Il joue alors avec sincérité le rôle d'intercesseur que le romantisme européen a souvent attribué au poète: dans les quatorze dernières strophes, composées uniquement d'alexandrins, il exhorte les vivants à prier pour les « hôtes plaintifs de la Cité dolente ».

2. Instance pour les trépassés

- 97 Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter

1. *Oeuvres comp.*, p. 117-123. L'extrait que nous citons a été analysé par Jeanne Paul-Crouzet dans son étude de la *Poésie au Canada*, p. 37-55.

97. Préjugés néo-classiques évidents (épithètes superflues (*doux*), substantifs nobles (*bocages*), périphrases accumulées.)

100 Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts, abandonnant leurs
[tombes,

Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
105 S'échapper un instant de leurs froides prisons;
Eu nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard
[contemple

110 La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer au instant sur leur front calme et pâle
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

115 Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans
[plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,

100. *Jour austère*: la fête des Morts, que les périphrases de cette strophe vont décrire sans nommer.

101. *Soins*: préoccupations (acception étymologique).

104. *Joyeuse colombes*: l'image suggère les intentions pacifiques des morts; elle rassure les vivants (v. aussi 106-108).

110. *Temple*: subst. noble.

112. *Opale*: pierre précieuse d'un vert tendre aux reflets changeants.

116-118. *Portent... Et marchent... (et) Dorment*: ont pour sujets *élus du ciel, âmes saintes* (115).

Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords,
 Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
 Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
 Ces doux parfums du ciel qui consolent les morts.

145 Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
 Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
 Pour les parts de vos cœurs dormant dans les
 [tombeaux.

Hélas! tous ces objets de vos jeunes tendresses
 Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres
 [caresses

150 Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé qui, loin de sa patrie,
 Expira sans entendre une parole amie;
 Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
 Personne ne viendra donner une prière,

155 L'aumône d'une larme à la tombe érangère!
 Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort?

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées
 Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
 Qui font les jours sans joie et les nuits sans
 [sommeil;

146. *Heureux jours... vie amère*: antithèse.

147. *Pour les parts de vos cœurs*: pour tous ceux qui se partagèrent votre cœur, pour tous ceux que vous avez aimés. (149-150), Ces vers annoncent le sujet de la *Promenade de trois morts*, v. *infra* p. 43.

153. Préfiguration du destin du poète.

156. Encore un vers auquel le malheur du poète a donné tout son sens.

160 Pour ceux qui, chaque soir, bénissant l'existence,
N'ont trouvé, le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ab! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
165 Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
170 Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là-haut, ne soit pas inconnu.

175 Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
180 Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

160-162. Passage confus. Le sens apparaît quoique le poète ait forcé le contraste entre le soir et le matin, l'espérance et l'horreur, les rêves dorés et le réveil horrible.

165. *Parias*: intouchables, déclassés, les plus malheureux d'entre les esclaves. (Le mot compte trois syllabes).

177. *Dépose*: déposera

180. *Versent*: versentout. Noter l'accumulation toute romantique d'épithètes dans cette dernière strophe.

LE DRAPEAU DE CARILLON¹

Contexte historique. — En marquant la reprise officielle des relations entre la France et le Canada, la venue de *la Capricieuse* (juillet-août 1855) avait suscité l'enthousiasme des Canadiens français. Tel un *écho sonore*, le poète entonna successivement deux hymnes (*Le vieux soldat canadien*, *Le drapeau de Carillon*) où il exprimait la persistance de l'attachement des Canadiens français à leur mère-patrie et l'admiration qu'ils avaient encore pour les exploits qu'avaient accomplis sur notre sol les soldats du Roi.

Longtemps considéré comme le plus beau poème qu'ait écrit Octave Crémazie, le *Drapeau de Carillon* fut publié dans le *Journal de Québec* le 1er janvier 1858 et valut à son auteur le titre de « poète national ». Plus exigeant que ceux qui ne l'admiraient que par ferveur patriotique, le poète sourit, quelques années plus tard, que « ce qui a fait la fortune de ce petit poème, c'est l'idée seule, car, pour la forme, il ne vaut pas cher. »²

La forme vaut mieux qu'en pensait Crémazie. L'alexandrin atteint quelquefois toute son ampleur de « vers héroïque » (comme on l'appelait autrefois) et, par une brutale différence de prosodie, Octave Crémazie souligne le passage du ton épique au ton lyrique.

L'idée conserve aujourd'hui toute sa valeur: le poète, reprenant un thème qu'il avait déjà chanté dans *Le vieux soldat canadien* (1855), évoque l'aventure d'un vétéran qui avait été porte-drapeau de Montcalm. Ayant conservé religieusement le drapeau fleurdelisé, symbole de son attachement passionné à la France et de son espoir insensé, le vétéran se décide à plaider lui-même à Versailles la cause canadienne. Evincé, le héros ne revient au Canada que pour mourir. Il se rend au fort de Carillon, vestige des gloires françaises, et là, avant d'expirer, il jette le cri de son âme éplorée.

1. *Oeuvres comp.* p. 128-137.

2. *Lettre à l'abbé Casgrain*, 29 janvier 1867, ci-dessous p. 67.

La mort du héros de Carillon

Sur les champs refroidis jetant son manteau blanc,
 170 Décembre était venu. Voyageur solitaire,
 Un homme s'avancait d'un pas faible et tremblant
 Aux bords du lac Champlain. Sur sa figure austère
 Une immense douleur avait posé sa main.
 Gravissant lentement la route qui s'incline,
 175 De Carillon bientôt il prenait le chemin,
 Puis enfin s'arrêtait sur la haute colline.

Là, dans le sol glacé fixant un étendard,
 Il déroulait au vent les couleurs de la France;
 Planant sur l'horizon, son triste et long regard
 180 Semblait trouver des lieux chéris de son enfance.
 Sombre et silencieux il pleura bien longtemps,
 Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée,
 Puis, à l'écho sonore envoyant ses accents,
 Sa voix jeta le cri de son âme éplorée:

185 « O Carillon, je te revois encore,
 Non plus, hélas! comme en ces jours bénis
 Où dans tes murs la trompette sonore
 Pour te sauver nous avait réunis.
 Je viens à toi, quand mon âme succombe
 190 Et sent déjà son courage faiblir.

172. *Lac Champlain*, site stratégique (au sud de Montréal) sur les rives duquel se dressaient plusieurs forts anglais (Lennox, Ticonderoga, Allen) et le fort français de Carillon.

175-180. On s'attendrait à trouver des passés simples et non des imparfaits.

175. Carillon: situées entre le lac Saint-Sacrement (lac George) et le lac Champlain, les hauteurs de Carillon virent la victoire des troupes de Montcalm sur celles d'Abercromby, le 8 juillet 1758.

Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

« Mes compagnons, d'une vaine espérance
Berçant encor leurs cœurs toujours français,
195 Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent: reviendront-ils jamais?
L'illusion consolera leur vie;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans entendre une parole amie,
200 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

« Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas! je déployais en vain,
205 Je le remets aux champs où de sa gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et, dans ma tombe emportant sa mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

« Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
210 Près de Lévis moururent en soldars.

192. Ce vers a été gravé sur le monument élevé en mémoire de Crémazie au Carré Saint-Louis à Montréal.

196. « Dis-moi, mon fils ne paraissent-ils pas? » demandait le vieux soldat canadien. (V. ce poème, *Oeuvres comp.* p. 112-114).

198. *Sans espoir*: car il a précédemment essayé les refus du roi à Versailles.

210. Le poète parle de ceux qui moururent dans les combats qui suivirent la perte de Québec et qui se déroulèrent sur la ligne retranchée de la rivière Jacques Cartier et aux abords de Montréal. Le duc de Lévis, maréchal de France (1720-1784) assurait le commandement des troupes françaises depuis la mort de Montcalm (13 septembre 1759).

Ni les saintes vertus qui marchaient sur leurs pas,
Belles comme la gloire et comme elle éternelles.

55 Non, tu n'as pas appris ces funestes doctrines
Qui faussent les esprits et flétrissent le cœur,
Et qui sèment partout le doute et la douleur
Pour moissonner la mort au milieu des ruines.

Ah! qu'il nous soit permis de chanter votre gloire,
60 O vous, dont les aïeux, en répandant leur sang
Pour le nom de la France aux bords du
[Saint-Laurent,
Ont fait les plus grands jours de notre jeune
[histoire.

Car ce vieux drapeau blanc, aux splendeurs
[séculaires,
Qui vit tant de combats et brava tant de foux,
65 A gardé, confondu dans ses plis glorieux,
Le sang de vos aïeux et celui de nos pères.

Ces enfants des Normands et ces fils des Bretons
Que la France a laissés aux rives canadiennes,
En chantant les grandeurs de leurs luttes
[anciennes,
70 Diront avec orgueil vos exploits et vos noms.

LES MILLE-ÎLES

Contexte historique. — A la suite du Bill d'Union, des milliers de Canadiens français émigrèrent aux États-Unis. On crut des suites désastreuses que pouvait avoir cette émigration massive sur l'avenir du Canada français. Mgr Bourget, Louis-Joseph Papineau, des hommes éclairés organisèrent une

véritable campagne qui avait pour but d'enrayer cette fuite: les écrivains se firent les échos des orateurs. François-Xavier Garneau rappela les gloires canadiennes-françaises; Octave Crémazie tenta d'exciter l'admiration de ses compatriotes pour le passé historique et les beautés naturelles du Canada. Il écrivit successivement *le Canada*, un appel *Aux Canadiens français*, un chant pour le *Deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr de Montmorency-Laval en Canada. Fête nationale. Qu'il fait bon d'être Canadien* et une cantilène *Les Mille-Iles*.

Publié pour la première fois dans le *Journal de Québec* le 6 juin 1860, ce poème « écrit dans un album d'un sien ami » groupe 51 quatrains d'octosyllabes. Crémazie a voulu y allier la légèreté du rythme à la fantaisie pittoresque d'un rêve exotique. Les neuf strophes que nous citons expriment l'amour que vouait le poète à son pays et son émerveillement devant le faste de la nature canadienne. Après avoir imaginé les ciels qu'il fendrait de son aile s'il était une errante hirondelle, le poète avoue que, chaque année, il s'empresserait de revenir chanter sous le ciel natal.

Quoique les voyages imaginaires en Espagne, en Italie, au Proche-Orient soient fréquents dans les écrits romantiques, Octave Crémazie se distingue de ses émules par les évocations hindoues et égyptiennes (qui le rapprocheraient plutôt des Parnassiens) et par la sincérité de ses strophes patriotiques.

Cantilène

145 Mille-Iles! collier magnifique
De diamant et de saphir,
Qu'eût préféré le monde antique
A l'or le plus brillant d'Ophir;

145. *Mille-Iles*: archipel situé sur le Saint-Laurent, à la sortie des Grands Lacs.

146. *Saphir*: pierre précieuse de couleur bleue.

148. *Ophir*: région fabuleuse de l'Orient où Salomon se procurait de l'or.

O belle et sublime couronne
 150 Que pose sur son large front
 Le Saint-Laurent, quand, sur le trône
 Que ses lacs immenses lui font,

Il vient, en montrant à la terre
 Son arc-en-ciel éblouissant,
 155 Faire retentir le tonnerre
 Du Niagara bondissant!

Mille-Iles! riante merveille,
 Oasis sur les flots dormant,
 Que l'on prendrait pour la corbeille
 160 Qu'apporte la main d'un amant,

Dans vos pittoresques asiles,
 Trouvant la paix et le bonheur,
 Je coulerais des jours tranquilles
 En chantant au fond de mon cœur:

.....
 O patrie! ô rive natale
 190 Pleine d'harmonieuses voix!
 Chants étranges que la rafale
 Nous apporte du fond des bois!

O souvenirs de la jeunesse,
 Frais comme un rayon du printemps!
 195 O fleuve, témoin de l'ivresse
 De nos jeunes cœurs de vingt ans!

O vieilles forêts ondoyantes,
 Teintes du sang de nos aïeux!

O lacs! ô plaines odorantes
200 Dont le parfum s'élève aux cieux!

Bords, où les tombeaux de nos pères
Nous racontent le temps ancien,
Vous seuls possédez ces voix chères
Qui font battre un cœur canadien!

PROMENADE DE TROIS MORTS

Contexte historique. — Octave Crémazie avait déjà entonné son chant funèbre dans l'hymne religieuse des *Morts* (2 nov. 1856). C'était un thème qu'il affectionnait mais des événements intimes expliquent peut-être la genèse de la *Promenade*. D'une étude attentive des faits, il ressort que le libraire, tenté par les objets luxueux qu'offrait le marché européen, dès 1858, avait fait d'importantes commandes qu'il ne réussit pas à écouler dans le public provincial de Québec. Tallonné par ses créanciers, il fit endosser d'abord des billets par des amis complaisants (qu'on accusa par la suite de l'avoir perdu). Cet expédient ne suffisant bientôt plus, il contrefit la signature de ses amis pour endosser les billets qu'il faisait accepter par le courtier Hatley qui agissait pour des usuriers peu scrupuleux sur les signatures ni sur les taux d'escompte. L'expédient qui devait le sauver, fit sa perte. Il est de ceux dont les âmes blessées

N'ont trouvé le matin, au lieu de l'espérance
À leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ce poème¹ est sans doute le plus original qu'ait conçu Crémazie. L'inspiration en fait une œuvre *parfaitement* contemporaine des productions du romantisme macabre de 1860: si ce n'est là un éloge, c'est au moins un témoignage d'originalité. On ne saurait parler d'imitation livresque. Le libraire-poète, acculé à la faillite et au désbonheur, fait passer en son œuvre les cauchemars qui l'assaillent. Si *Les Morts* ébauchaient déjà en 1856 ce thème funèbre, néanmoins la dramatisation du récit, la précision des images, les résonances étouffées du

1. Publié dans les *Soirées canadiennes*, oct. 1862. Repr. dans les *Oeuvres comp.*, p. 203-228.

Heureux de se revoir, trois compagnons de vie
Se donnent, en pressant leur main roide et flétrie,
De leur bouche sans lèvre un horrible baiser.

Silencieux ils vont; seuls quelques vieux squelettes
20 Gémissent en sentant de leurs chairs violettes
Les restes s'attacher aux branches des buissons.
Quand ils passent, la fleur se fane sur sa tige,
Le chien fuit en hurlant comme pris de vertige,
Le passant effaré sent d'étranges frissons.

Ces trois morts, un père, un mari et un fils, vont implorer la pitié de l'être cher qu'ils ont quitté: l'un son fils, l'autre sa femme, le dernier sa mère. Le Ver rapporte le dialogue des morts (v. 56-108) et le récit du « vieux mort », le père, qui du fond de sa tombe assista un jour

« Un jour, — était-ce bien un jour ou bien une nuit
[sombre?

Je ne sais, car pour nous le temps n'a plus de nombre;
Nous n'avons qu'un seul jour, c'est l'éternelle nuit ».
au dialogue d'un mort, son voisin, et d'un ver. Le mort se plaint de la morsure précoce du ver; ce n'est qu'hier qu'il quittait la vie; les vivants se souviennent de lui et le pleurent. Le ver le détrompe.

Le ver

Quand la main qui donnait est pour toujours
[fermée,
Qui donc garde son souvenir?
165 Et qui songe au parfum de la rose embaumée,
Quand on ne peut plus la cueillir?

17. *En pressant*: en même temps qu'ils se serrent la main.

19. *Silencieux*: quatre syllabes par diérèse (si-len-ci-eux). — *Vieux squelettes*: squelettes de vieillards récemment enterrés puisqu'ils portent encore des « restes de chairs violettes ».

22. *La fleur*: quelle fleur le poète désigne-t-il ici? Il en est peu sur tige à Québec, en novembre.

Car l'homme veut toujours que sa reconnaissance
 Lui rapporte quelques profits;
 Il ne se souvient plus quand tombe la puissance
 170 Dont il pouvait tirer des fruits.
 O mort! tu n'as plus rien, maintenant que ta hière
 Est mon empire sépulcral;
 Ton linceul m'appartient; ô mort! dans ce suaire
 Je raille mon manteau royal.

175 Ton cadavre, pour moi c'est la source de vie
 Où je m'abreuve chaque jour;
 C'est le riche banquet où la faim me convie.
 Où je m'assieds avec amour.
 Tout est à moi, ton corps, ton cercueil, ton suaire,
 180 Tes douleurs seules sont à toi.
 Moi seul puis dire ici d'une voix haute et fière:
 « Je suis le Ver, je suis le Roi! »

Comme ces conquérants qui passent sur le monde
 Frémissant sous leurs pas vainqueurs,
 185 Pour graver de leur nom une trace profonde,
 Laissent des sillons de douleurs,
 Je laisserai tes os dans cette fosse impure
 Où ton désespoir s'exhala,
 Pour qu'on dise, en voyant ce qui fut ma pâture:
 190 « Le Roi, le Ver a passé là! »

180. Comp. la *lettre à l'abbé Catrain*, 29 janvier 1867:
 « De tout ce que j'avais, il ne me reste que la douleur; je la garde
 pour moi. » (*Infra*, p. 74.)

Le mort

Ta voix est comme un glas, ô Ver! et ta parole
 De son souffle maudic veut flétrir l'auréole
 De la pure et douce amitié!
 Mais es-tu donc certain, toi qui parles en maître,
 195 Que les hommes aient vu romber et disparaître
 Le culte saint de la pitié?

Il est encor là-haut plus d'une âme pieuse
 Qui s'en vient chaque soir, triste et silencieuse,
 Pour nous implorer le Seigneur.
 200 Il est encor là-haut plus d'une âme bénie
 Qui pense aux pauvres morts et qui fait de sa vie
 Un holocauste à leur douleur.

Il est... Mais qu'est-ce donc qui tombe sur ma tête?
 O Ver! est-ce un convive invité pour la fête
 205 Que tu vas donner sur mon corps?
 Pour dévorer ma chair te faut-il donc un aide?
 Ne peux-tu prendre seul ce peu que l'on possède
 Dans l'avare cité des morts?

On dirait une larme, une larme brûlante,
 210 Qui tombe sur mon front. Une voix gémissante
 Descend de là-haut comme un chant.
 Ah! ma mère, c'est toi, dont la tendresse sainte
 Vient répandre à la fois tes larmes et ta plainte
 Sur le tombeau de ton enfant!

215 O larme de ma mère,
 Petite goutte d'eau,

199. L'inversion est malheureuse.

215. Le changement de mètre correspond à un passage brusque de la souffrance à l'allégresse.

Qui tombes sur ma bière
 Comme sur mon berceau;

 220 O fleur épanouie
 De l'amour maternel,
 Par un ange cueillie
 Dans les jardins du ciel;

 Larme sainte et pieuse,
 225 Fille du souvenir,
 Perle plus précieuse
 Que les trésors d'Ophir;

 Larme douce et bénie,
 Toi, que ma mère en deuil
 Des hauteurs de la vie
 230 Verse sur mon cercueil;

 Ah! coule, coule encore
 Sur mon front pâle et nu!
 Fure jusqu'à l'aurore,
 Bonheur inattendu!

*Esquisse de la seconde et de la troisième parties de la Promenade de trois morts*¹

Nous devons cette esquisse à l'insistance de l'abbé Casgrain qui écrivit souvent au poète afin d'obtenir la fin du poème. Crémazie lui confia ce résumé en prose dans une let-

1. *Lettre à l'abbé Casgrain*, 29 janvier 1867 (pub. dans les *Oeuvres comp.*, p. 54-56).

218. *Comme* (elle tombait) *sur mon berceau*.

225. *Précieuse* (dièrèse).

226. *Ophir*: comp. *supra*, p. 41, *Les Millâ-Iles*, v. 148.

tre de 1807. Quelques années plus tard, le poète dut avouer que les vers qui devaient constituer la fin du poème et qui n'avaient jamais été écrits s'étaient complètement effacés de sa mémoire. V. *infra* p. 72.

Les trois amis vont frapper, le père à la porte de son fils, l'époux à celle de sa femme, le fils à celle de sa mère. Le malheureux père ne trouve chez son fils que l'orgie et le blasphème. Pour l'épouse, elle est occupée à *flirter* avec les soupirants à sa main, et le pauvre mari se retire tristement en se disant à lui-même :

Où, les absents ont tort... et les morts sont absents. Seul le fils trouve sa mère agenouillée, pleurant toujours son enfant et priant Dieu pour lui. Un ange recueille à la fois ses prières pour les porter au ciel, et ses larmes, qui se changent en fleurs et dont il ira parfumer la tombe d'un fils bien-aimé. Ces trois épisodes occupent toute la seconde partie. Dans la troisième, le lecteur se trouve dans l'église, le jour de la Toussaint, à l'heure où l'on récite l'office des morts². Le père et l'époux viennent demander à la mère universelle, l'Église, ce souvenir et ces prières qu'ils n'ont pu trouver à leurs foyers profanés par des affections nouvelles. Le fils les accompagne, mais son regard n'est pas morne comme celui de ses compagnons; on sent que les prières de sa mère ont déjà produit leur effet. La scène s'agrandit, le ciel et l'enfer se dévoilent aux regards des morts. Les chœurs des élus alternent avec les chants des damnés. Les habitants du ciel qui ont été sauvés par les conseils de ces morts qui souffrent encore dans le purgatoire, demandent à Dieu de les admettre dans le paradis, tandis que les damnés, pour qui ces mêmes morts ont été une cause de

2. Comp. la scène déjà traitée en vers dans *Les Morts*, v. 109 et suiv. *Supra*, p. 30.

scandale, demandent comme une justice que ceux qui les ont perdus partagent leurs tourments... Le duo des élus et des damnés est assez difficile à faire. Le chant des maudits éternels va assez bien, mais celui des élus offre plus d'obstacles dans son exécution. L'homme, rempli de beaucoup de misères³, comprend facilement les accents de la douleur et du désespoir; mais le bonheur lui est une chose tellement étrangère, qu'il ne sait plus que balbutier, quand il veut entonner un hymne d'allégresse; cependant, j'espère réussir. Pendant que les morts sont dans le temple, une autre scène se passe au cimetière. Les vers, privés de leur pâture, s'inquiètent. Ils montent sur la croix qui domine le champ du repos et regardent si leurs victimes ne reviennent pas. Un vieux ver, qui a déjà dévoré bien des cadavres, leur dit de ne pas se faire d'illusions, que tous les corps dont les âmes pardonnées monteront ce soir au ciel, deviendront pour eux des objets sacrés qu'il ne leur sera plus permis de toucher... La miséricorde divine, touchée par les prières des bienheureux et par celles des vivants qui sont purs devant le Seigneur, abrège les souffrances du purgatoire, et, s'élançant sur l'un des caps du ciel, un archange entonne le *Te Deum* du pardon.

3. Allusion indirecte à son propre sort. C'est lui qui souligne.

PAGES DE CRITIQUE

La situation des écrivains canadiens en 1860¹

Dans tous les pays civilisés, il est admis que si le prêtre doit vivre de l'autel, l'écrivain doit vivre de sa plume. Chez tous les peuples de l'Europe, les lettres n'ont donné signe de vie que lorsqu'il s'est rencontré des princes pour protéger les auteurs. Avant la Renaissance, les couvents possédaient le monopole des travaux intellectuels, parce que les laïques qui auraient eu le goût et la capacité de cultiver les lettres ne pouvaient se livrer à un travail qui n'aurait donné du pain ni à eux ni à leurs familles.

Les moines, n'ayant pas à lutter contre les exigences de la vie matérielle, pouvaient se livrer, dans toute la sérénité de leur intelligence, aux travaux littéraires et aux spéculations scientifiques, et passer ainsi leur vie à remplir les deux plus nobles missions que puisse rêver l'esprit humain, l'étude et la prière.

Les écrivains du Canada sont placés dans les mêmes conditions que l'étaient ceux du moyen âge. Leur plume, à moins qu'ils ne fassent de la politique (et Dieu sait la littérature que nous devons aux tartines² des politiciers), ne saurait subvenir à leurs moindres besoins. Quand un jeune homme sort du collège,

1. *Lettre à l'abbé Casgrain, 1866*

2. Tirade. Le mot, comme le suivant d'ailleurs, est familier mais n'oublions pas qu'il se trouve dans une lettre à un ami intime qui n'était pas destinée à être publiée.

sa plus haute ambition est de faire insérer sa prose ou ses vers dans un journal quelconque. Le jour où il voit son nom flamboyer pour la première fois au bas d'un article de son cru, ce jour-là il se croit appelé aux plus hautes destinées³; et il se rêve l'égal de Lamartine, s'il cultive la poésie; de Balzac, s'il a essayé du roman. Et quand il passe sous la porte Saint-Jean, il a bien soin de se courber de peur de se cogner la tête. Ces folles vanités de jeune homme s'évanouissent bientôt devant les soucis quotidiens de la vie. Peut-être pendant un an, deux ans, continuera-t-il à travailler; puis un beau jour sa voix se taira. Le besoin de gagner le pain du corps lui imposera la dure nécessité de consacrer sa vie à quelques occupations arides, qui étoufferont en lui les fleurs suaves de l'imagination et briseront les fibres intimes et délicates de la sensibilité poétique. Que de jennes talents parmi nous ont produit des fleurs qui promettaient des fruits magnifiques; mais il en a été pour eux comme, dans certaines années, pour les fruits de la terre. La gelée est venue qui a refroidi pour toujours le feu de leur intelligence. Ce vent d'hiver qui glace les esprits étincelants, c'est le *res angusta domi* dont parle Horace⁴, c'est le pain quotidien.

Dans de pareilles conditions, c'est un malheur d'avoir reçu du ciel une parcelle du feu sacré. Comme on ne peut gagner sa vie avec les idées qui bouillonnent dans le cerveau, il faut chercher un emploi, qui est presque toujours contraire à ses goûts. Il arrive le plus souvent qu'on devient un mauvais employé et un mauvais écrivain. Permettez de me citer comme exem-

3. Crémazie évoque un ancien rêve.

4. Ce n'est pas Horace mais Juvénal (*Satires*, livre III, v. 165) qui estime que les maigres ressources de son foyer empêchent fréquemment l'homme de se consacrer à une activité désintéressée comme la poésie et les arts en général.

ple. Si je n'avais pas reçu en naissant, sinon, le talent, du moins le goût de la poésie, je n'aurais pas eu la tête farcie de rêveries qui me faisaient prendre le commerce comme un moyen de vivre, jamais comme un but sérieux de la vie. Je me serais brisé tout entier aux affaires, et j'aurais aujourd'hui l'avenir assuré. Au lieu de cela, qu'est-il arrivé? J'ai été un mauvais marchand et un médiocre poète.

L'absence de critique littéraire au Canada français¹

Ce qui manque chez nous, c'est la critique littéraire. Je ne sais si, depuis que j'ai quitté le pays, on a fait des progrès dans cette partie essentielle de la littérature; mais de mon temps c'était piroyable. Les journaux avaient tous la même formule, qui consistait en une réclame d'une dizaine de lignes.

Pour parler de vers, on disait: « Notre poète, *etc.* » S'agissait-il de faire mousser la boutique d'un chapelier qui avait fait cadeau d'un gibus au rédacteur, on disait: « Notre intelligent et entreprenant M... vient d'inventer un chapeau, *etc.* » Réclames pour poésies, pour chapeaux, pour modes, *etc.*, tout était pris dans le même tas.

Une société d'épiciers

Dieu seul connaît, dites-vous, les trésors d'ignorance que renferme notre pays². D'après votre lettre je

1. Lettre à l'abbé Casgrain, 10 août 1866. *Oeuvres comp.*, p. 27-34.

2. Crémazie reprend les termes de son correspondant l'abbé Casgrain qui lui confiait dans sa lettre inédite du 29 juin 1866:

dois conclure que, loin de progresser, le goût littéraire a diminué chez nous. Si j'ai bonne mémoire, le *Foyer canadien* avait deux mille abonnés à son début, et vous me dites que vous ne comptez plus que quelques centaines de souscripteurs. A quoi cela tient-il?

A ce que nous n'avons malheureusement qu'une société d'épiciers. J'appelle épicier tout homme qui n'a d'autre devoir que celui qui lui est nécessaire pour gagner sa vie, car pour lui la science est un outil, rien de plus. L'avocat qui n'étudie les *Pandectes*³ et les *Statuts refondus*⁴, afin de se mettre en état de gagner une mauvaise cause et d'en perdre une bonne; le médecin qui ne cherche dans les traités d'anatomie, de chirurgie et de thérapeutique, que le moyen de vivre en faisant mourir ses patients; le notaire qui n'a d'autres connaissances que celles qu'il a puisées dans Ferrière et dans Massé⁵, ces deux sources d'où coulent si abondamment ces œuvres poétiques que l'on nomme *profêts* et *contrars de vente*; tous ces gens-là ne sont que des épiciers. Comme le vendeur de mélasse et de cannelle, ils ne savent, il ne veulent savoir que ce qui peut ren-

* Je gage, ma parole d'honneur, que si l'on établissait une revue canadienne qui se distribuerait *gratis* vous ne trouveriez pas d'abonnés lisants. Quels trésors d'ignorance renferme notre pays! C'est un secret que Dieu seul connaît; chaque jour m'en convainc davantage. • Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, Lettres, vol. III, no 9.

3. Ensemble de décisions d'anciens jurisconsultes romains compilées sur l'ordre de l'empereur Justinien (527-565).

4. Il s'agit des *Statuts refondus de la province de Québec*.

5. Claude de Ferrière, jurisconsulte français, est l'auteur d'un *Dictionnaire de droit et de pratique contenant l'explication des termes de droit* et d'une *Histoire du droit romain*. Gabriel Massé est un autre jurisconsulte français auteur d'une magistrale étude du *droit commercial dans ses rapports avec le droit des gens et le droit civil* dont une seconde édition venait de paraître en 1861.

dre leur métier profitable. Dans ces natures pétrifiées par la routine, la pensée n'a pas d'horizon.

Pour elles, la littérature française n'existe pas après le dix-huitième siècle. Ces messieurs ont bien entendu parler vaguement de Chateaubriand et de Lamartine, et les plus forts d'entre eux ont peut-être lu les *Martyrs* et quelques vers des *Méditations*. Mais les noms d'Alfred de Musset, de Gautier, de Nicolas, d'Ozanam, de Mérimée, de Ravignan, de Lacordaire, de Nodier, de Sainte-Beuve, de Cousin, de Gerbet, etc.⁶, enfin de toute cette pléiade de grands écrivains, la gloire et la force de la France du dix-neuvième siècle, leur sont presque complètement inconnus. N'allez pas leur parler des classiques étrangers, de Dante, d'Alfieri, de Goldoni, de Goethe, de Métastase, de Lope de Vega, de Calderon, de Schiller, de Schlegel, de Lemondorff, etc.⁷.

6. Alfred de Musset (1810-1857) était le poète que Crémazie préférait. Théophile Gautier (1811-1872), « poète impeccable et magicien es-lettres françaises », avait fait partie du Cénacle de 1830. Prosper Mérimée (1803-1870) n'était pas un romantique de stricte observance, au demeurant, conteur exquis. Charles Nodier (1780-1844), frère aîné des romantiques, avait rallié le mouvement dès 1820. Sainte-Beuve (1804-1869) était le critique le plus écouté et le mieux avisé du mouvement littéraire français au XIXe siècle. Les autres auteurs cités sont moins célèbres; ils avaient l'audience des milieux catholiques et Lacordaire était considéré comme le plus grand prédicateur du siècle. On remarquera l'éclectisme étonnant de Crémazie qui évite de nommer cependant le Cyclope, Victor Hugo, dont les idées politiques et religieuses l'effrayaient.

7. Ici s'affirme la culture de Crémazie et bien mieux par le choix des noms cités que par l'énumération toujours facile. Le romantisme de Crémazie était assez ouvert pour faire appel aux grands poètes du passé (Dante, Lope de Vega, Calderon) autant qu'aux inspirateurs plus récents: Goethe, l'auteur de *Faust* « cette titanesque fantaisie » (lettre à l'abbé Casgrain, 29 janv. 1867), Schiller, l'Alfieri. Il en appelle même aux représentants illustres du romantisme russe, comme Lermontov et aux théoriciens du mouvement. Schlegel. S'il oublie ici les maîtres anglais, il les cite en exemple dans sa lettre à l'abbé Casgrain, 29 janvier 1867 (*Oeuvres comp.*, p. 51): Shakespeare et Byron.

car ils ne sauraient ce que vous voulez dire. Si ces gens-là ne prennent pas la peine de lire les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, comment pourrions espérer qu'ils s'intéresseront aux premiers écrits de notre littérature au berceau? Les *épiciers* s'abonnent volontiers à une publication nouvelle, afin de se donner du genre et de se poser en protecteurs des entreprises naissantes; mais, comme certe mise de fonds, quelque minime qu'elle soit, ne leur rapporte ni plaisir (*margaritas ante porcos*)⁸ ni profit, ils ont bien soin de ne pas renouveler leur abonnement.

Le patriotisme devrait peut-être, à défaut du goût des lettres, les porter à encourager tout ce qui tend à conserver la langue de leurs pères. Hélas! vous le savez comme moi, nos *messieurs riches et instruits* ne comprennent l'amour de la patrie que lorsqu'il se présente sous la forme d'actions de chemin de fer et de mines d'or promettant de beaux dividendes, ou bien encore quand il leur iront en perspective des honneurs politiques, des appointements et surtout des chances de *jobs*⁹.

Avec ces hommes vous ferez de bons pères de famille, ayant toutes les vertus d'une épitaphe; vous aurez des échevins, des marguilliers, des membres du parlement, voire même des ministres, mais vous ne parviendrez jamais à créer une société littéraire, artistique, et je dirai même patriotique, dans la belle et grande acception¹⁰ du mot.

Les *épiciers* étant admis, nous n'avons malheureusement pas le droit de nous étonner si le *Foyer canadien*, qui avait deux mille abonnés à sa naissance, n'en compte plus que quelques centaines. Pendant plus de quinze ans, j'ai vendu des livres et je ne sais à quoi m'en tenir

8. *Évangile de Saint Matthieu*. VII, 6

9. Emplois, situations.

10. Crémazie veut dire: *acceptation*.

sur ce que nous appelons, chez nous, un homme instruit. Qui nous achetait les œuvres d'une valeur réelle? Quelques érudits, quelques jeunes prêtres, qui consacraient aux chefs-d'œuvre de la littérature moderne les petites économies qu'ils pouvaient réaliser. Les pauvres donnent souvent plus que les riches; les produits de l'esprit trouvent plus d'acheteurs parmi les petites bourses que parmi les grandes. Du reste, cela se conçoit. Le pauvre inintelligent a besoin de remplacer par la splendeur de la pensée les richesses matérielles qui lui font défaut, tandis que le riche a peut-être peur que l'étude ne lui apprenne à mépriser sa vanité...

*Les destinées de la littérature canadienne*¹

Plus je réfléchis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chances de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. Malheureusement nous parlons et écrivons d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et de Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours, au point de vue littéraire, qu'une simple colonie; et quand bien même le Canada deviendrait un pays indépendant et ferait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons littéraires. Voyez la Belgique, qui parle la même langue que nous. Est-ce qu'il y a une littérature belge? Ne pouvant lutter avec la France pour la beauté de la forme, le Canada aurait pu conquérir sa place au milieu des littératures du vieux monde, si parmi ses enfants il s'était trouvé un écrivain capable d'initier, avant

1. *Lettre à l'abbé Casgrain, 29 janvier 1867.*

Fenimore Cooper², l'Europe à la grandiose nature de nos forêts, aux exploits légendaires de nos trappeurs et de nos voyageurs. Aujourd'hui, quand bien même un talent aussi puissant que celui de l'auteur du *Dernier des Mobicans* se révélerait parmi nous, ses œuvres ne produiraient aucune sensation en Europe, car il aurait l'irréparable tort d'arriver le second, c'est-à-dire trop tard³. Je le répète, si nous parlions huron ou iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde. Cette langue mâle et nerveuse, née dans les forêts de l'Amérique, aurait cette poésie du cru qui fait les délices de l'étranger. On se pâmerait devant un roman ou un poème traduit de l'iroquois, tandis que l'on ne prend pas la peine de lire un livre écrit en français par un colon de Québec ou de Montréal. Depuis vingt ans, on publie chaque année, en France, des traductions de romans russes, scandinaves, romains. Supposez ces mêmes livres écrits en français, ils ne trouveraient pas cinquante lecteurs...

Mais qu'importe après tout que les œuvres des auteurs canadiens soient destinées à ne pas franchir l'Atlantique. Ne sommes-nous pas un million de Français oubliés par la mère-patrie sur les bords du Saint-Laurent? N'est-ce pas assez pour encourager tous ceux qui tiennent une plume que de savoir que ce petit peuple grandira et qu'il gardera toujours le nom et la mémoire de ceux qui l'auront aidé à conserver intact le plus précieux de tous les trésors: la langue de ses aïeux?

Quand le père de famille, après les fatigues de la journée, raconte à ses nombreux enfants les aventures et les accidents de sa longue vie, pourvu que ceux qui

2. Romancier américain (1789-1851) dont le plus célèbre ouvrage est celui que cite Crémazie quelques lignes plus loin.

3. En confondant la valeur littéraire d'une œuvre et l'originalité, la nouveauté de son sujet, Crémazie emprunte une idée maîtresse du romantisme.

l'entourent s'amuse et s'instruit en écoutant ses récits, il ne s'inquiète pas si le riche propriétaire du manoir voisin connaîtra ou ne connaîtra pas les douces et naïves histoires qui font le charme de son foyer. Ses enfants sont heureux de l'entendre, c'est tout ce qu'il demande ¹.

Il en doit être ainsi de l'écrivain canadien. Renonçant sans regret aux beaux rêves d'une gloire retentissante, il doit se regarder comme amplement récompensé de ses travaux s'il peut instruire et charmer ses compatriotes, s'il peut contribuer à la conservation, sur la jeune terre d'Amérique, de la vieille nationalité française.

La doctrine littéraire de Crémazie ¹

Les dieux littéraires de M. Thibault ² ne sont pas les miens, cramponné à la littérature classique, il rejette loin de lui cette malheureuse école romantique, et c'est à peine s'il daigne reconnaître qu'elle a produit quelques œuvres remarquables. Pour moi, tout en admirant les immortels chefs-d'œuvre du XVII^e siècle, j'aime de toutes mes forces cette école romantique qui a fait éprouver à mon âme les jouissances les plus douces et les plus pures qu'elle ait jamais senties. Et encore aujourd'hui, lorsque la mélancolie enveloppe mon âme comme un manteau de plomb, la lecture d'une *méditation* de Lamartine ou d'une *nuît* d'Alfred de Musset me donne plus de calme et de sérénité que je ne saurais

4. On reconnaîtra ici l'un des poèmes en prose que Crémazie glisse à son insu dans sa correspondance (v. l'agonie du gladiateur gaulois, insérée dans la même lettre, citée *infra* p. 75.)

1. *Lettre à l'abbé Casgrain*, 29 janvier 1867.

2. Norbert Thibault, professeur à l'École Normale de Québec avait publié dans le *Courrier du Canada* (18 et 25 mai, 8 et 22 juin 1866) une étude critique de l'œuvre de Crémazie.

en trouver dans toutes les tragédies de Corneille et de Racine³. Lamarrine et Musser sont des hommes de mon temps. Leurs illusions, leurs rêves, leurs aspirations, leurs regrets trouvent un écho sonore dans mon âme, parce que moi, chérif, à une distance énorme de ces grands génies, j'ai caressé les mêmes illusions, je me suis bercé dans les mêmes rêves et j'ai ouvert mon cœur aux mêmes aspirations pour adoucir l'amertume des mêmes regrets. Quel lien peut-il y avoir entre moi et les héros des tragédies? En quoi la destinée de ces rois, de ces reines peut-elle m'intéresser? Le style du poète est splendide, il flatte mon oreille et enchante mon esprit; mais les idées de ces hommes d'un autre temps ne disent rien à mon âme, ni à mon cœur.

Le romantisme n'est après tout que le fils légitime des classiques; seulement les idées et les mœurs n'étant plus au XIX^e siècle ce qu'elles étaient au XVII^e, l'école romantique a dû nécessairement adopter une forme plus en harmonie avec les aspirations modernes, et les éléments de cette forme nouvelle, c'est au XVI^e siècle qu'elle est allée les demander. Le classique, si je puis m'exprimer ainsi, c'est le grand-père que l'on vénère, parce qu'il est le *père de votre père*, mais qui ne peut prétendre à cette tendresse profonde que l'on réserve pour celui qui aida notre mère à guider nos premiers pas dans le chemin de la vie.

M. Thihault préfère son grand-père, j'aime mieux mon père.

« Des dieux que nous servons telle est la différence »⁴.

3. Il y a là néanmoins une injustice: nul ne songerait à demander le calme et la sérénité à une tragédie.

4. « Des dieux que nous servons connaît la différence;
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner
M'ordonne de te plaindre et de pardonner. »
(Voltaire, *Alzire*, acte V, sc. 7)

Je n'ai nullement le désir de faire l'éloge du romantisme, et ce n'est pas à vous, l'auteur des *Légendes canadiennes*⁵, de ces poétiques récits qui portent si profondément creusée l'empreinte de l'école contemporaine, qu'il est nécessaire de présenter une défense de cette formule de l'art au XIX^e siècle.

Le romantisme n'aurait-il d'autre mérite que de nous avoir délivrés de la mythologie et de la tragédie que nous devrions encore lui élever des autels. A propos de mythologie, j'ai vu, il y a deux ans, dans les journaux canadiens une longue discussion au sujet des auteurs païens; j'ai toujours été de l'opinion de l'abbé Gaume; on nous fait ingurgiter beaucoup trop d'auteurs païens quand nous sommes au collège. Pourquoi n'enseigne-t-on que la mythologie grecque? Les dieux scandinaves, la redoutable trinité sévienne sont, il me semble, bien plus poétiques et surtout bien moins immoraux que cet Olympe tout peuplé de bandits et de gongandines. Dans l'histoire des dieux scandinaves, on reconnaît les plus nobles instincts de l'humanité divinisés par la reconnaissance d'un peuple, tandis que, sous ce ciel tant vantré de la Grèce, on a élevé beaucoup plus d'autels aux vices qu'aux vertus. Cette mythologie grecque, ces auteurs païens qui défient souvent des hommes qui méritent tout bonnement la corde, ne peuvent à mon sens inspirer aux élèves que des idées fausses et des curiosités malsaines. Est-ce que les chefs-d'œuvre des Pères de l'Eglise ne peuvent pas partager avec les auteurs païens le temps que l'on consacre à l'étude du grec et du latin, et corriger l'influence pernicieuse que peuvent avoir les écrivains de l'antiquité⁶? Je sais bien que saint Basile et saint

5. Québec. J. T. Brousseau, 1861.

6. Il répètera à son correspondant, quelques années plus tard : « Décidément, l'abbé Gaume a raison. On devrait dans les études classiques, faire une part, une très large part aux auteurs chrétiens »

Jean Chrysostome, que saint Augustin et saint Bernard ne peuvent sous le rapport littéraire, lutter avec les génies du siècle de Périclès, ni avec ceux du siècle d'Auguste; mais ne vaudrait-il pas mieux être moins fort en grec et en latin, deux langues qui ne sont en définitive que des objets de luxe pour les quatre cinquièmes des élèves, et recevoir dès l'enfance des idées saines et fortes, en rapport avec l'état social actuel, qui, malgré ses cris et ses blasphèmes, est fondé sur les grands principes chrétiens et ne vit que par eux? J'ai été heureux de voir cette discussion s'élever au Canada. Car j'ai toujours pensé, dans mon petit jugement, qu'il était bien ridicule de tant nous bourrer d'idées païennes qui prennent les prémices de notre imagination et nous laissent bien froids devant les grands cours splendides mais austères de la vérité chrétienne.

Mais revenons à nos moutons.

Le genre fantaisiste, dit M. Thibault, est un genre radicalement mauvais⁷. Je crois que mon critique est dans l'erreur. La fantaisie n'est pas un genre dans le sens ordinaire du mot. Est-ce que la *causerie* dans un journal est un genre spécial de littérature? Quand on écrit en tête de sa prose: *Causerie*, cela veut dire tout simplement qu'on parlera *de omnibus rebus et quibusdam aliis*, comme feu Pic de la Mirandole, qu'on racontera des anecdotes, des âneries, sans prendre la peine de les relier les unes aux autres par des transitions. Il en est de même de la fantaisie, c'est un prétexte pour

dont la langue est souvent aussi belle que celle des meilleurs écrivains du siècle d'Auguste et qui ont cette incontestable supériorité de présenter une morale absolument pure. » (*Lettre à l'abbé Casgrain*, 5 juin 1875. Inédite. Archives du Séminaire de Québec. Fonds Casgrain, Lettres, vol. VII, no 46).

7. Ce sont les termes mêmes de Norbert Thibault dans l'article sur O. Crémazie, déjà cité. V. *Courrier du Canada*, 22 juin 1866.

remuer des idées, sans avoir les bras liés par les règles ordinaires de la poésie. C'est justement parce que la fantaisie n'est pas et ne saurait être un *genre* qu'elle s'appelle la fantaisie, car du moment qu'elle serait soumise à des règles comme les autres parties du royaume littéraire, elle ne serait plus la fantaisie, c'est-à-dire la liberté pleine et entière dans le fond et dans la forme. Qu'est-ce que le *Faust* de Goethe, ce drame impossible, sinon une formidable, une tyranesque fantaisie, où se heurtent, dans un monde énorme, les idées les plus étranges et les plus magnifiques?

Il y a une autre espèce de fantaisie qui consiste à donner une forme à des êtres dont l'existence est certaine, mais dont la manière d'être nous est inconnue. Les anges et les démons existent, quelle est leur forme? C'est à cette espèce de fantaisie qu'appartient la première partie de mon poème des *Trois Morts*. Les morts dans leurs tombeaux souffrent-ils physiquement? Leur chair frémit-elle de douleur à la morsure du ver, ce roi des effarements funèbres? Je l'ignore, et je serais bien en peine s'il me fallait prouver l'affirmative; mais je défie M. Thibault de me donner les preuves que le cadavre ne souffre plus. C'est là un de ces mystères redoutables dont Dieu a gardé le secret pour lui seul. Cette idée de la souffrance possible du cadavre m'est venue il y a plusieurs années: voici comment. J'entrai un jour dans le cimetière des Picotés⁸, à l'époque où l'on transportait dans la nécropole du chemin Saint-Louis les ossements du Campo-Santo de la rue Couillard. En voyant ces ossements rongés, ces lambeaux de chair qui s'obstinaient à demeurer attachés à des os moins vieux que les autres, je me demandai si l'âme, partie pour l'enfer ou le purgatoire, ne souffrait pas encore dans cette prison charnelle dont la mort lui

8. Variolés.

avait ouvert les portes; si, comme le soldat qui sent toujours des douleurs dans la jambe emportée par un boulet sur le champ de bataille, l'âme, dans le séjour mystérieux de l'expiation, n'était pas atteinte par les frémissements douloureux que doit causer à la chair cette décomposition du tombeau, juste punition des crimes commis par le corps avec le consentement de l'âme.

Cette pensée, qui me trotterait souvent dans la tête, a donné naissance à la *Promenade de trois morts*.

Je puis avoir mal rendu cette idée, mais c'est elle que l'on doit chercher dans cette fantaisie qui fait jeter les hauts cris à M. Thibault. La suite du poème, si jamais je la publie, lui montrera que, du moment que l'expiation est finie, la souffrance du cadavre cesse en même temps, et que les vers ne peuvent toucher à ces restes sanctifiés par l'âme qui vient d'être admise à jouir de la présence de Dieu.

Le réalisme, pas plus que la fantaisie, ne trouve grâce aux yeux de mon critique. La nouvelle école, dit-il, a une prédilection pour tout ce qui est laid et difforme⁹. M. Thibault se trompe. L'école romantique ne préfère pas le laid au beau, mais elle accepte la nature telle qu'elle est. elle croit qu'elle peut bien contempler, quelquefois même chanter ce que Dieu a bien pris la peine de créer. Si je puis m'exprimer ainsi, elle a démocratisé la poésie et lui a permis de ne plus célébrer seulement l'amour, les jeux, les ris, le ruisseau murmurant, mais encore d'accorder sa lyre pour chanter ce qu'on est convenu d'appeler le *laid*, qui n'est souvent qu'une autre forme du beau dans l'harmonie universelle de la création. Je ne dis pas, comme Victor Hugo, que le *beau*, c'est le *laid*, mais je crois qu'il n'y a que le mal

9. « Quant à l'école de la fantaisie proprement dite, elle semble avoir comme le romantisme dont elle tire son origine, une prédilection particulière pour le laid et le difforme. » (N. Thibault, *art. cit.*)

qui soit laid d'une manière absolue. La prairie émaillée de fleurs est belle, mais le rocher frappé par la foudre, pour être beau d'une autre manière, l'est-il moins?

Toute cette guerre que l'on fait au réalisme est absurde. Qu'est-ce donc que ce monstre qui fait bondir tant de braves gens? C'est le 89 de la littérature qui devait nécessairement suivre le 89 de la politique; ce sont toutes les idées, toutes les choses foulées aux pieds, sans raison, par les privilégiés de l'école classique, qui viennent revendiquer leur place au soleil littéraire; et soyez sûr qu'elles sauront se la faire aussi bien que les serfs et les prolétaires ont su faire la leur dans la société politique.

Le réalisme, la fantaisie, est-ce qu'ils n'ont pas pour chefs Shakespeare, Dante, Byron, Goëthe.

Ezéchiel, le plus poétique, à mon avis, de tous les prophètes, n'est-il pas tantôt un magnifique, un divin fantaisiste et tantôt un sombre et farouche réaliste?

La fantaisie, elle est partout. Le monde intellectuel et moral nous fournit à chaque instant matière à fantaisie, ou si vous l'aimez mieux, à hypothèse, car tout ce tapage n'est qu'une querelle de mots. La foi et la raison nous apprennent l'existence d'un lieu de punition éternelle pour les méchants et d'un séjour de délices sans fin pour les élus. Mais sous quelle forme de souffrance le damné doit-il expier ses crimes? Comment se manifestent la bonté et la grandeur de Dieu dans la récompense de ses serviteurs? Nous en savons bien peu de chose, et la description qu'on nous en fait, qu'est-elle, sinon une sainte, une austère fantaisie?

Pourquoi rechercher l'horrible? dit M. Thibault. Pourquoi s'écarter du vrai et du beau?

Je pourrais bien demander au professeur de l'École normale, qu'est-ce que le vrai, qu'est-ce que le beau en littérature? Je sais bien qu'il me répondrait tout

de suite par le récit de Thérémène ou par les imprécations de Carrille. C'est magnifique, sans doute, mais il y a une foule de choses qui sont tout aussi belles, mais d'une autre manière; et ce qu'il appelle horrible n'est souvent qu'une des formes, non pas du beau isolé, mais du beau universel; tout cela dépend du point de vue. Et, après tout, quand ce serait aussi horrible que vous vouliez bien le dire, pourquoi ne pas regarder en face ces fantômes qui vous semblent si monstrueux? Pour ma part, je crois qu'il est plus sain pour l'intelligence de se lancer ainsi à la recherche de l'inconnu, à travers ces fantaisies, horribles si vous le voulez, mais qui ont cependant un côté grandiose, que d'énerver son âme dans ces éternelles répétitions de sentiments et d'idées à l'eau de rose, qui ont entraîné dans la chaire de tous les professeurs de rhétorique.

Les fanatiques de l'antiquité¹

... Il m'importe peu de savoir si le chien fameux, dont la queue fut coupée par Alcibiade, était noir ou blanc. Je ne donnerais pas un liard pour toutes les cannes de Voltaire ou la défroque de Napoléon Ier. J'imaginais que le fond de culotte du grand conquérant n'a pas plus d'attraits que celui de mon concierge. Chez les peuples comme chez les individus je ne tiens à connaître que ce qui les élève au-dessus du niveau ordinaire, ou ce qui les fait différer des autres dans les choses importantes. Me en avis qu'il faut avoir un grand fanatisme de l'antiquité pour perdre une heure à vous prou-

1. *Lettre inédite à Casgrain, 5 juin 1875.* Archives du Séminaire de Québec. Fonds Casgrain, Lettres, vol. VII, no 46. Crémazie y décrit les cours qu'il suit en Sorbonne et au Collège de France. Le cours de l'helléniste Emile Egger (1813-1885) ne l'intéressait « pas énormément ».

ver, par une cataracte de citations, que les Macédoniens se mouchaient avec leurs doigts; que le brouet des Spartiates était fait avec du sang de porc et non avec du sang de bœuf, comme onr osé le prétendre quelques abominables hérétiques dignes du dernier supplice, ou bien encore que les élégantes du siècle de Périclès portaient dans leurs cheveux des épingles d'or ou d'argent et non pas d'or *et* d'argent, ce qui aurait été contraire à toutes les lois divines et humaines. Evidemment, les misérables qui soutiennent cette dernière opinion ne peuvent être que des monstres vomis par l'Enfer².

Désaveu de la poésie cocardière¹

Pour M. Thihault, comme pour beaucoup de mes compatriotes, le *Drapeau de Carillon* est un *magnifique poème historique*. Je crois vous l'avoir déjà dit: à mon avis, c'est une pauvre affaire, comme valeur littéraire, que ce *Drapeau* qui a *volé sur toutes les lèvres*² d'après mon bienveillant critique. Ce qui a fait la fortune de ce petit poème, c'est l'idée seule, car, pour la forme, il ne vaut pas cher. Il faut bien le dire, dans notre pays on n'a pas le goût très délicat en fait de poésie. Faites rimer un certain nombre de fois *gloire* avec *victoire*, *aïeux* avec *glorieux*, *France* avec *espérance*; entreprenez ces rimes de quelques mots sonores comme notre *religion*, notre *patrie*, notre *langue*, nos *lois*, le

2. On retrouve dans ce fragment la pointe épigrammatique de Crémazie dont les « mots » couraient la ville de Québec avant 1862. On retrouvera cette ironie voilée dans certaines pages du *Journal* citées plus loin.

1. *Lettre à Casgrain*, 29 janvier 1867.

2. Crémazie pique malicieusement son adversaire en citant une sottise de Norbert Thibault (art. du 25 mai 1866).

sang de nos pères; faites chauffer le tout à la flamme du patriotisme et servez chaud. Tout le monde dira que c'est magnifique. Quant à moi, je crois que si je n'avais pas autre chose pour me recommander comme poète que ce malheureux *Drapeau de Carillon*, il y a longtemps que ma petite réputation serait morte et enterrée aux yeux des littérateurs sérieux. A la vogue du *magnifique poème historique*, comparez l'accueil si froid qui fut fait à la pièce intitulée *les Morts*. Elle parut, le 1er novembre 1856, dans le *Journal de Québec*. Pas une seule autre feuille n'en souffla mot, et pourtant, c'est bien ce que j'ai fait de moins mal. L'année suivante, Chauveau reproduisit cette pièce dans le *Journal de l'Instruction publique*³, et deux ou trois journaux en parlèrent dans ce style de réclame qui sert à faire l'éloge d'un pantalon nouveau tout aussi bien que d'un poème inédit.

Quelques jugements sur ses contemporains (Lettres diverses)

...MM. Garneau¹ et Ferland² ont déjà, il est vrai, posé une base de granit à notre édifice littéraire; mais, si un oiseau ne fait pas le printemps, deux livres ne constituent pas une littérature. Tout ce qui s'est produit chez nous en dehors de ces deux grandes œuvres ne me semble pas avoir chance de vie. Qui lira Charles Guérin dans cinquante ans? Et, s'il m'est permis de parler de moi, qui songera à mes pauvres vers dans vingt ans?

3. Livraison d'octobre 1857.

1. Lettre à l'abbé Casgrain, 1866, déjà citée.

2. Jean-Baptiste Antoine Ferland (l'abbé, 1805-1865) continuait l'œuvre de F. X. Garneau en enseignant l'histoire du Canada.

Nous n'avons donc réellement que deux œuvres hors ligne, les monuments élevés par MM. Garneau et Ferland. Dans la poésie, dans le roman nous n'avons que des œuvres de second ordre. La tragédie, le drame sont encore à naître. La cause de cette infériorité n'est pas dans la rareté des hommes de talent, mais dans les conditions désastreuses que fait à l'écrivain l'indifférence d'une population qui n'a pas encore le goût des lettres, du moins des œuvres produites par les enfants du sol...

... Il est mort à la tâche, notre cher et grand historien³. Il n'a connu ni les splendeurs de la richesse, ni les enivremens du pouvoir. Il a vécu humble, presque pauvre, loin des plaisirs du monde, cachant avec soin les rayonnemens de sa haute intelligence pour les concentrer sur cette œuvre qui dévora sa vie en lui donnant l'immortalité. Garneau⁴ a été le flambeau qui a porté la lumière sur notre cours mais héroïque histoire, et c'est en se consumant lui-même qu'il a éclairé ses compatriotes. Qui pourra jamais dire de combien de déceptions, de combien de douleurs se compose une gloire?...

... Pourquoi Fréchette n'écrit-il plus⁵? Est-ce que la *res angusta domi* aurait aussi éteint la verve de ce beau génie? N'aurait-on pas un peu le droit de l'appeler maître cette patrie canadienne qui laisse ainsi s'étioler cette plante de sève, qui a déjà produit ces fleurs merveilleuses qui se nomment *Mes Loisirs*⁶? Alfred de Musset a dit dans *Rolla* :

3. Lettre à Casgrain, 10 août 1866.

4. Il venait de mourir à Québec, le 3 février 1866.

5. Louis Fréchette venait de s'exiler à Chicago.

6. C'était le premier recueil de Fréchette (1865).

Je suis venu trop tard dans un pays trop vieux ⁷.
Fréchette pourra dire:

Je suis venu trop tôt dans un pays trop jeune ⁸ ...

... Mes frères ⁹ m'ont envoyé les essais poétiques de Lemay. Je vous avouerai que je ne suis pas enthousiaste de la traduction d'*Évangéline* ¹⁰. C'est bien le plus vaste assortiment de chevilles que je connaisse. Dans les pièces fugitives, il y a de jolies choses. Le talent de Lemay me fait l'effet d'un clair de lune, c'est une lumière douce mais sans chaleur. Pour moi, le véritable poète, c'est Fréchette. Il a souvent des bondissements superbes et j'aimerais mieux avoir fait son *Alleluia* ¹¹ que tout le volume de Lemay...

7. Alfred de Musset, *Poésies nouvelles*, *Rolla*, v. 53.

8. Ces regrets répondent aux confidences de l'abbé Casgrain (lettre à Crémazie, 29 juin 1866): « Le pauvre Fréchette ne fait plus de vers; quel beau talent nous aurions cependant, je me trompe; quel beau génie! » (Inédit. Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, vol. III, no 9).

9. *Lettre à l'abbé Casgrain*, 1866. Le passage que nous citons a été omis dans l'édition des *Oeuvres comp.* pour des raisons qu'on devine. (Arch. du Sém. de Québec, Fonds Casgrain, Lettres, vol. III, no 2).

10. Publié en 1865.

11. Publié notamment dans *La Littérature canadienne de 1850 à 1860*, Québec, Desbarats, 1864, T. II, p. 375.

CORRESPONDANCE

INTIME

Lettre à ses frères

13 décembre 1864 ¹

Les quatre extraits qui suivent sont puisés dans la correspondance qui s'établit entre l'exilé et sa famille ou son ami intime, l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Nous les avons classés par ordre chronologique afin de permettre d'ébaucher l'état d'âme que connut Octave Crémazie en France, pendant les dix-sept années qu'il y vécut presque absolument seul.

Nous sommes persuadé que les textes cités ici ne sont pas les plus caractéristiques: ce sont les meilleurs, croyons-nous, parmi ceux qui sont connus. Il existait un nombre assez imposant de lettres envoyées par le poète à ses frères, à sa mère, à ses amis. J. H. B. Chouinard, greffier de la ville de Québec, membre de l'Institut Canadien de Québec et ami de l'abbé Casgrain, s'était chargé de les réunir pour l'édition posthume de 1882. Nous en avons la preuve dans une *lettre inédite à l'abbé Casgrain*, datée du 25 octobre 1881 où il annonçait à son correspondant: « J'ai en mains plus de cent lettres de Crémazie. » Nous souhaitons les retrouver un jour, si elles n'ont pas été détruites.

La lettre citée de J. H. B. Chouinard se trouve aux Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, Lettres, vol. IX, no 175.

Mes chers frères ²,

J'ai reçu, vendredi, vos lettres du 25 novembre. Que ne donnerais-je pour pouvoir être près de vous pendant une heure! Ce bonheur me sera-t-il jamais accor-

1. V. *Oeuvres compl.* p. 236-239.

2. Joseph (1812-1880), son associé et Jacques (1810-1872), avocat et professeur de droit civil à l'Université Laval. Ce dernier était aussi *recorder* de la ville de Québec.

dé? Je le désire de toutes les forces de mon âme, mais je n'ose l'espérer.

Tous les soirs, je vais marcher pendant à peu près une heure. En rentrant, j'achète *le Petit Journal*. Monré dans ma chambre, au quatrième étage³, j'allume mon feu (je suis devenu un allumeur de feu de première force) et je me mets dans mon fauteuil, au coin de la cheminée. Puis, quand j'ai lu mon journal, j'éteins ma bougie et je reste à rêver en risonnant mon feu.

Pour l'homme isolé, il n'est pas de plus agréable compagnon que le feu de cheminée. Il y a tout un monde de formes étranges et capricieuses dans les mouvements de la flamme, et ces formes réveillent en moi une foule de souvenirs qui me transportent vers des temps heureux. Mon feu est le seul ami que je possède en France, et les heures passées près de lui sont les plus heureuses de la journée...

Poète en exil

1866¹

... Dans votre lettre du 1er juin 1864, à laquelle des douleurs physiques et morales m'ont empêché de répondre, vous me demandez de vous envoyer la fin de mon poème des *Trois morts*. Cette œuvre n'est pas terminée, et des sept ou huit cents vers qui sont composés pas un seul n'est écrit². Dans la position où je me trouve, je dois chercher à gagner le pain quotidien avant de songer à la littérature. Ma tête, fatiguée par

3. Il habitait encore probablement près Notre-Dame de Paris dans l'île de la Cité.

1. *Lettre à Pabbé Casgrain*. Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, Lettres, vol III, no 2.

2. *Lettre à Casgrain, 29 janvier 1867*: « Il se trouve maintenant que j'ai oublié presque tous les vers faits il y a sept ans. Ce qui remonterait l'époque de la composition du poème à 1860 »

de rudes épreuves, ne me permet pas de travailler beaucoup³. Ce que vous me demandez, d'autres amis me l'ont également demandé, en m'écrivant que je devais cela à mon pays. Ces phrases sont fort belles, mais elles sont aussi vides qu'elles sont sonores. Je sais parfaitement que mon pays n'a pas besoin de mes faibles travaux, et qu'il ne me donnera jamais un sou pour m'empêcher de crever de faim sur la terre de l'exil. Il est donc tout naturel que j'emploie à gagner ma vie les forces qui me restent. J'ai bien deux mille vers qui traînent dans les coins et les recoins de mon cerveau. A quoi bon les en faire sortir? Je suis mort à l'existence littéraire. Laissons donc ces pauvres vers pourrir tranquillement dans la tombe que je leur ai creusée au fond de ma mémoire. Dire que je ne fais plus de poésie serait mentir. Mon imagination travaille toujours un peu. J'ébauche, mais je ne termine rien, et, suivant ma coutume, je n'écris rien. Je ne chante que pour moi. Dans la solitude qui s'est faite autour de moi, la poésie est plus qu'une distraction, c'est un refuge. Quand le trappeur parcourt les forêts du nouveau monde, pour charmer la longueur de la route solitaire, il chante les refrains naïfs de son enfance, sans s'inquiéter si l'oiseau dans le feuillage ou le castor au bord de la rivière prêle l'oreille à ses accents. Il chante pour ranimer son courage et non pour faire admirer sa voix: ainsi de moi⁴.

³ Ces maux de tête qui occasionnaient des troubles de la vue sont des séquelles de la fièvre cérébrale qui l'avait terrassé à son arrivée en France (fin 1862).

⁴ Jouguant l'exemple à la déclaration, Crémazie montre à l'abbé Casgrain qu'il *fait* encore de la poésie.

*En marge du désespoir*29 janvier 1867¹

... Quand finirai-je ce poème? Je n'en sais rien, je sais un peu maintenant comme Gérard de Nerval². Le rêve prend dans ma vie une part de plus en plus large; vous le savez, les poèmes les plus beaux sont ceux que l'on rêve mais qu'on n'écrit pas. Il me faudrait aussi corriger la première partie, qui renferme de trop nombreuses négligences. Dans votre dernière lettre³, vous voulez bien me dire que tout un peuple est suspendu à mes lèvres. Permettez-moi de n'en rien croire. Mes compatriotes m'ont oublié depuis longtemps. Du reste, dans la position qui m'est faite, l'oubli est peut-être la chose qui me convient le mieux. Si je termine les *Trois morts*, ce ne sera pas pour le public, dont je me soucie comme du grand Turc, mais pour vous qui m'avez gardé votre amitié, et pour les quelques personnes qui ont bien voulu conserver de moi un souvenir *littéraire*.

La poésie coule par toutes vos blessures, me direz-vous encore. De tout ce que j'avais, il ne me reste que la douleur: je la garde pour moi. Je ne veux pas me servir de mes souffrances comme d'un moyen d'attirer sur moi l'attention et la pitié, car j'ai toujours pensé que c'était chose honteuse que de se tailler dans ses malheurs un manteau d'histrien⁴. Dans mes œuvres, je n'ai jamais parlé de moi, de mes tristesses ou de mes joies, et c'est peut-être à cette impersonnalité que je dois les quelques succès que j'ai obtenus. Aujourd'hui

1. *Lettre à l'abbé Casgrain.*

2. Il avait sombré dans la folie et s'était pendu le 25 janvier 1855.

3. Crémazie reprend ici, et plus loin, les termes de l'abbé Casgrain, *lettre inédite du 25 octobre 1866*. (Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, Lettres, vol. III, no 10).

4. Bateleur, bouffon.

que je marche dans la vie entre l'isolement et le regret, au lieu d'étaler les blessures de mon âme, j'aime mieux essayer de me les cacher à moi-même en étendant sur elles le voile des souvenirs heureux.

Quand le gladiateur gaulois tombait mortellement blessé au milieu du Colisée, il ne cherchait pas comme l'athlète grec, à se draper dans son agonie et à mériter, par l'élégance de ses dernières convulsions, les applaudissements des jeunes patriciens et des affranchis. Sans s'inquiéter, sans même regarder la foule cruelle qui battait des mains, il tâchait de retenir la vie qui s'échappait avec son sang, et sa pensée mourante allait retrouver et dire un dernier adieu au ciel de sa patrie, aux affections de ses premières années, à sa vieille mère qui devait mourir sans revoir son enfant...

Lettre à sa mère

6 août 1872 ¹

Ma bonne mère,

Où, elle est triste, ineffablement triste, la nouvelle que vous m'apprenez. Notre cher Jacques avait déjà rendu son âme à Dieu ² quand vous m'écriviez qu'il était très dangereusement malade. En me cachant sa mort, vous m'avez permis de croire, pendant une semaine encore, que je n'avais pas perdu celui qui fut mon bienfaiteur pendant tous les jours de ma vie. Aujourd'hui, j'ai à pleurer et à pleurer toujours ce noble caractère, cette belle âme qui fut la gloire et la Providence de notre famille. Il est mort comme un prédesti-

1. Publiée partiellement dans le *Bulletin des Recherches historiques*, décembre 1935.

2. Le 11 juillet.

né et l'admiration de ses concitoyens veille sur sa tombe. C'est pour nous, dans le malheur irréparable qui nous accable, une grande consolation de voir sa mémoire vénérée par tous ses compatriotes, et d'avoir le droit de croire qu'il est maintenant au ciel où Dieu lui a donné la récompense d'une vie d'épreuves et de sacrifices.

Le bonheur a rarement souri aux membres de notre famille, et notre cher Jacques a compté peu de jours heureux. Comme tous les grands coeurs, ne pouvant trouver le bonheur pour lui, il a voulu le donner aux autres, et les journaux ont parfaitement résumé sa vie en deux mots: *Transiit benefaciendo*³. Comme il était bon pour moi. Pendant les dernières années que j'ai passées dans le commerce, avec quel abandon, avec quelle inépuisable générosité, il mettait toutes ses ressources à notre disposition⁴. Je garderai toujours à ma mémoire le souvenir de la soirée que j'ai passée avec lui, le 10 novembre 1862, la dernière, hélas! que j'aie passée au pays. Il m'annonça qu'il fallait absolument partir. Il n'eut que des paroles de bonté paternelle: pas un reproche, pas un mot amer. Avec quelle tristesse, il me disait: J'avais espéré que tu me fermerais les yeux. Il prévoyait bien, lui, le savant juriconsulte, que les portes de la patrie allaient se refermer sur moi pour toujours.

Le lendemain, le 11, cette date fatale est aussi celle de sa mort, puisque nous l'avons perdu le 11 juillet, il me donna son macfarlane⁵ que j'ai encore, et que je

3. Il est passé en faisant le bien.

4. Jacques avait été l'un des endosseurs complaisants du libraire-poète, avec François Évanurel, ministre de l'agriculture du Bas-Canada de 1862 à 1863, Joseph-Edonard Cauchon, commissaire aux Travaux publics de 1861 à 1862, directeur du *Journal de Québec*, et Augustin Côté, propriétaire de ce même journal.

5. Pardessus.

garderai comme une relique; et je partis pour l'exil, le cœur brisé, brisé pour toujours, n'ayant plus aucune espérance. Je n'eus pas le courage de vous dire la vérité, ma bonne mère. Pour vous, j'allais seulement à Montréal. Mon pauvre Jacques me dit adieu dans l'entrée de la maison de la côte de Léry. Il referma la porte sur moi. Le bruit de cette porte, je l'entends encore: il me semble que c'était la barrière éternelle qui devait me séparer de ma famille qui se refermait sur moi, comme les portes de la prison sur le condamné. Tous ces souvenirs chers et douloureux où se trouve Jacques à chaque pas, se pressent dans mon âme et me reodent inconsolable. Depuis que j'ai reçu votre lettre qui m'annonçait que Jacques était dangereusement malade, je n'ai pas cessé d'avoir le cœur serré et l'âme pleine d'angoisses.

C'est aujourd'hui que je comprends toute l'horreur de l'exil. Que j'aurais voulu être à son lit de mort, et, avant de recevoir son dernier soupir, lui demander pardon de toutes les douleurs que je lui ai causées! Dieu ne m'a pas trouvé digne de cette consolation suprême! Que sa volonté soit faite!...

...Joseph⁶ me dit que Jacques ne laisse pas de fortune. Il n'avait que sa maison et quelques cents louis en argent. Vous n'avez donc pas assez pour vous, ma pauvre vieille mère. Joseph me donne le conseil de me trouver un emploi. Il y a longtemps que ce serait fait, si j'étais bien portant. En ce moment, je suis moins bien, car je traverse une crise douloureuse. Si je ne puis rien trouver à Paris, ce qui est très difficile quand on n'a pas de cautionnement, j'émigrerai soit au Brésil, soit en Australie. Dans la position que me fait la mort

6. Ce dernier paragraphe manque à la lettre publiée par le *Bulletin des Recherches historiques*. Il n'a été publié que par l'abbé Casgrain, *Octave Crémazie*, p. 97.

de Jacques, il ne me reste pas d'autre parti à prendre ⁷. C'est dans les pays nouveaux que l'on peut encore avoir le plus de char ces. Avant d'en venir à cette extrémité, je ferai tout mon possible pour me placer ici. ⁸

7. Il avait jusqu'alors espéré que l'appui du « savant juris-consulte » lui vaudrait de revenir au Canada.

8. Il ressort de ce texte que l'exilé ne travaillait plus à cette époque. Il est probable que les affaires du libraire Bossange qui avaient périéclité durant la guerre ne reprirent pas: Hector Bossange déclarera faillite en novembre 1875. Faut-il supposer que Crémazie vécut d'expédients de 1870 à 1875, date où il deviendra commis de l'agence maritime de Gustave Bossange?

JOURNAL DU SIÈGE DE PARIS

(13 septembre 1870 — 29 janvier 1871)

Bloqué à Paris par l'invasion allemande, Octave Crémazie se vit bientôt empêché de donner régulièrement de ses nouvelles à sa famille. Il résolut alors d'écrire chaque soir quelques lignes sur la situation militaire, les complications politiques, la vie des assiégés. Ce commentaire d'un témoin étranger, que dix ans de vie parisienne avaient familiarisé avec ses nouveaux concitoyens, offre un intérêt historique indéniable. Mais ce n'est pas ce qui nous a décidé à choisir quelques-uns des feuillets de ce journal intime du poète exilé. Si parfaite que fût sa discrétion, des aveux percent çà et là qui nous révèlent la grandeur de son âme, la pureté de son cœur, la lucidité de son intelligence. — Nous avons réduit au minimum le commentaire historique qui aurait pu nuire à l'intérêt psychologique des extraits cités.

La défaite de Sedan, la capture de l'empereur Napoléon III ont ouvert aux armées allemandes la route de Paris. Les Parisiens qui se souviennent de l'occupation de 1814-1815 organisent la défense de la ville.

Mardi soir, 13 septembre 1870. — Aujourd'hui le général Trochu¹ a passé la revue des gardes nationaux et des mobiles, en tout 400,000 hommes. Les boulevards, de la Bastille à la Madeleine, étaient occupés par la garde nationale. Les Champs-Élysées, de la place de la Concorde à l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, voyaient la garde mobile déployée sur les deux côtés de la grande allée. Le gouverneur de Paris, que j'ai vu passer sur la place du Château-d'Eau, paraît plus jeune

1. Gouverneur de Paris et président de la défense nationale.

que le portrait publié par les journaux illustrés. Les cris de Vive la France! Vive Trochu! étaient très nombreux. Celui de *Vive la République!* ne m'a pas semblé rencontrer le même écho².

Sur le trottoir, en face de la caserne du Prince-Eugène, en attendant l'arrivée du général Trochu, j'entends autour de moi les cancans les plus absurdes. Les uns disent que Napoléon III n'a capitulé à Sedan que pour donner 80,000 hommes de renfort aux Prussiens, qui doivent le remettre sur le trône quand ils auront pris Paris. Les autres prétendent, au contraire, que ces 80,000 prisonniers de guerre envoyés en Prusse s'empareront, à un moment donné, des armes de l'ennemi, reviendront en France et tomberont sur l'arrière-garde de l'invasion allemande. Ce que l'on dit de la santé de l'Empereur³ semble assez plausible. Le pauvre homme est pris par trois maladies terribles, diabète, goutte et maladie de la moelle épinière. Cette dernière affection aurait amené un ramollissement du cerveau, cause des désastres de ces derniers jours. Des voyous parcourent la place du Château-d'Eau en vendant des caricatures où l'insulte basse, triviale, honnense, est jetée à la famille impériale... Décidément, le peuple souverain n'est pas beau à voir au jour de son triomphe⁴.

Mercredi soir, 14 septembre. — Le matin, temps sombre; le midi, le soleil se montre. Poussière insupportable. Les rues n'ont pas été arrosées depuis plusieurs jours, les hommes chargés de ce service étant employés au transport du matériel de guerre. Grand

2. L'agitation populaire allait peu à peu grandir durant le siège et provoquer les désordres sanglants de la Commune avant l'établissement de la III^e République.

3. Les sentiments bonapartistes d'O.C. n'ont pas disparu.

4. O. C. avait dénoncé, dès son premier poème (*Le premier jour de l'An 1849*), « l'essai toujours fatal des révolutions ».

émoi dans la rue Vaugirard. Une bande de pignoufs¹ ayant obtenu on ne sait comment, un ordre de perquisition chez les jésuites, s'est présentée chez les révérends pères et a visité et fouillé toute la maison. Ces aimables drôles prétendaient que ces religieux cachaient des armes, voire même un canon, lesquelles armes étaient destinées à la réaction². Inutile d'ajouter qu'il n'y avait pas même un pistolet de deux sous dans la maison de la rue Vaugirard. Nos hommes ont dû se retirer avec leur courte honte, si tant il y a³ que ces gens-là puissent avoir une honte, courte ou longue. L'Empire voyait des républicains partout; la république ne rêve que de réaction. Est-ce que l'on va nous ramener aux beaux jours de 93? Allons-nous être soupçonnés d'être suspects? — Les Prussiens sont à cinq lieues. Les uhlaus⁴ ont déjà paru dans la plaine Saint-Denis. Pendant ce temps-là, savez-vous à quoi s'occupe le gouvernement provisoire? Il donne une commission pour changer les noms des rues de Paris. Est-ce assez byzantin? Il faut cependant rendre justice aux hommes du 4 septembre. Ils travaillent sans relâche à l'armement de Paris et de la France. Ils ont plus fait en quatorze jours que Palikao⁵ en un mois. Cela se conçoit. Sous l'Empire, on ne voulait donner des armes qu'aux gens à bons principes, c'est-à-dire dévoués à l'Empire. Aujourd'hui, on distribue des fu-

1. Argot parisien: bons à rien, pitres.

2. La tournure imite ironiquement le style pseudo-juridique de l'autorisation qui permit aux drôles de perquisitionner l'établissement des jésuites.

3. Si tant est.

4. Lanciers d'avant-garde dans l'armée allemande.

5. D'une complication ridicule, inepte.

6. Charles Cousin-Montauban, comte de Palikao, avait formé le ministère qui succéda à Ollivier (9 août 1870). Il mit Paris en état de défense mais il fut renversé moins d'un mois plus tard (2 septembre).

sils à tout le monde. Je sais bien que plus tard il nous en cuira, quand le peuple souverain de Belleville⁷ voudra mettre en pratique les théories socialistes et communistes des clubs. Il tournera contre le gouvernement actuel le chasse-pot⁸ qui lui avait été donné pour chasser l'envahisseur⁹. Pour le moment, la grande question est de sauver Paris, et le pâle voyou de Belleville fera meilleure besogne que le bourgeois honnête et tranquille du Marais¹⁰ ou de la rue Vivienne¹¹...

Lundi soir, 19 septembre. — Le temps est toujours trop beau. Décidément les Prussiens ont toutes les chances. Il n'y a pas eu d'engagement sérieux hier; seulement quelques escarmouches entre uhlands et francs-tireurs. Les Prussiens sont à Versailles, ils campent dans le parc. Le grand et le petit Trianon sont occupés par l'état-major. Les vandales respectent-ils les richesses artistiques de ce palais sans rival?... A compter d'aujourd'hui, le service des postes est interrompu, la ligne de l'Ouest¹ ayant été coupée hier par les Prussiens. J'ai bien peur que ma lettre d'hier ne vous parvienne pas. L'employé du bureau de poste de la rue de Bondy est un monsieur bien informé. Il me dit que non seulement ma lettre passera, mais encore que les communications resteront ouvertes avec l'Angleterre pendant toute la durée du siège, et, le même jour, les voies ferrées sont coupées par l'ennemi. Il paraît que, sous la république comme sous le tyran², les informations officielles laissent quelque-

7. Faubourg turbulent de Paris.

8. Fusil de guerre.

9. La prédiction d'O. C. s'est réalisée six mois plus tard.

10. Le quartier aristocratique de Paris, à l'époque.

11. O.C. habite 4 *bis* rue Vivienne. On voit qu'il n'a pas perdu l'habitude de se moquer de lui-même.

1. La voie ferrée reliant Paris aux ports de l'Atlantique.

2. C'était le surnom que le peuple donnait à Napoléon III.

fois à désirer. Je suis allé faire un tour sur le boulevard Saint-Martin. Dans certains endroits on peut à peine passer sur le trottoir. Les mobiles, fatigués de l'exercice matinal, sont étendus sur le bitume et dorment au soleil comme des lézards ou des lazzaroni³. Au moment où je vous écris, on entend le canon. Je vais aller voir ce qui se passe.

Neuf heures et demie. — J'arrive de la place du Château-d'Eau, qui est couverte de monde. A part quelques femmes effarées, l'attitude du peuple est calme. On s'est battu toute la journée, sans succès le matin, victorieusement le soir; voilà ce que je puis démêler dans les récits contradictoires de quelques soldats qui arrivent des fortifications. Pas de détails officiels, beaucoup de cancan. Les coups de canon qui continuent à retentir du côté de Saint-Denis⁴ ont pour but de chasser les Prussiens des bois voisins où ils veulent s'établir. Le ton de certains journaux religieux me semble bien étrange. Je comprends que les républicains écroient⁵ le régime qui vient de tomber. Pendant dix-huit ans, ils ont été criblés d'amendes et de mois de prison, ils prennent leur revanche, c'est tout naturel. Mais que *le Monde*, *l'Univers*, *l'Union* viennent nous parler de la tyrannie de Napoléon III, des charmes de la liberté, j'avoue que je n'y comprends plus rien⁶. Comme dans *le Barbier de Séville*, je me demande: Qui diable trompe-t-on ici?⁷

Dimanche, 2 octobre. — ...Dans les journaux de ce matin, Victor Hugo adresse une seconde épître

3. O. C. joue sur les mots. Les lazzaroni sont, à Naples, les mendiants et les vagabonds.

4. Banlieue nord.

5. Accablent de leurs accusations.

6. Ces journaux avaient été muselés par les libéraux, à la fin de l'Empire.

7. Beaumarchais, *Barbier de Séville*, A. III, sc. xi.

aux Parisiens. Style baché genre Mirabeau, antithèses éloquentes. cette production sera acclamée comme un chef-d'œuvre immortel par la confrérie hugolâtre. Pour le commun des mortels, elle ne sera qu'une amplification réussie¹...

Jeudi soir, 20 octobre. — Beau temps le matin, neige le soir. Rien à noter en fait d'opérations militaires. Toujours le même travail de Pénélope¹. Chaque jour les Prussiens commencent à élever des batteries, que les canons des forts² démolissent avant qu'elles soient établies... Nous mangeons du cheval deux ou trois fois par semaine. Comme goût ce n'est pas mauvais. Seulement, j'ignore pourquoi mon estomac le digère assez difficilement. Hier, on nous a servi de l'âne. Rôtie, cette viande a le goût du porc frais. Elle est lourde. On assure que dans les faubourgs on mange du rat. Les gourmets prétendent que le *jam-bon* de rat est une merveille comme chair délicate. Je ne tiens pas à déguster Maître Raton. Pourrai-il ne faut jurer de rien. Si le siège se prolonge, nous serons peut-être très heureux d'avoir quelques *côtelettes* de rat à nous mettre sous la dent. Qui sait si dans deux mois une *épaule* de rat ne sera pas cotée à la Bourse comme une action de chemin de fer. Je ne parle pas du chat. Sous les Mérovingiens, les rraiteurs de la barrière servaient déjà à leurs clients des matous sous

1. La première épître avait été écrite par Hugo dès son retour d'exil (septembre 1870) et adressée *aux Allemands* (*Actes et Paroles*, t. III, p. 37-41). La seconde, *Aux Parisiens*, ne laissait aucun doute sur les idées politiques de l'ancien pair de France: il avait depuis une vingtaine d'années viré au rouge. (*Actes et Paroles*, t. III, p. 46-49). Texte important pour connaître les sentiments d'O. C. à son égard.

1. Travail sans fin.

2. De Paris.

le nom de lapin³. Si la viande commence à devenir rare, en revanche le pain d'épice abonde. Il y en a des montagnes dans toutes les épiceries.

Lundi soir, 31 octobre. — ...Dix heures et quart. J'arrive de la porte Saint-Martin¹. On bat le rappel dans toutes les rues². Pourquoi? Je l'ai demandé à vingt personnes. Les uns³ affirment que les Prussiens attaquent en masse le fort d'Aubervilliers⁴ et que leurs obus viennent éclater sur le mur d'enceinte. Les autres prétendent que l'on se bat devant l'Hôtel de Ville. Les gardes nationaux arrivent de tous les côtés. Les bataillons se forment. Les uns marchent sur l'Hôtel de Ville, quelques-uns montent le faubourg Saint-Martin pour se rendre aux remparts. La pluie a fait place à un vent glacé qui nous pince joliment bien. Je n'ai pas de paletot⁵. Je commence à sentir le froid. Comme pour me réchauffer je ne tiens nullement à courir, sur la place de Grève⁶, recevoir les balles des défenseurs du comité du salut public ou à me rendre aux remparts offrir ma poitrine d'homme libre aux obus monarchiques du roi Guillaume, je rentre tranquillement me coucher prosaïquement dans mon lit. A demain.

Dimanche soir, 4 décembre. — Froid sibérien. Pas d'engagements sous les murs. Ce matin, l'ar-

3. I.e. on en a mangé de tous temps.

1. Au nord de la ville.

2. On appelle aux armes par des roulements de tambours.

3. Les uns, *lapsus calami*.

4. Près de Saint-Denis.

5. V. *Journal du siège de Paris*, même date: « Je n'ai pas de parapluie... » (*Oeuvres comp.* p. 373). On peut penser cependant que le poète avait oublié de revêtir le « macfarlane » que Jacques, son frère, lui avait donné dix ans plus tôt.

6. Où se trouve l'Hôtel de Ville, lieu présumé du combat. Ces rumeurs étaient fausses.

mée du général Ducrot¹ a repassé la Marne et est venue camper dans le bois de Vincennes. Il paraît qu'il n'enrrait pas dans le plan de Trochu de garder les positions conquises dans les derniers combats et que le résultat que l'on cherchait est obtenu. Nous autres, pauvres pékins², nous ne comprenons rien à ces combats glorieux qui nous laissent gros Jean comme devant. On nous a dit qu'il fallait avoir confiance dans le plan du général Trochu, et nous continuons à croire au succès définitif de la campagne, bien que nous ne comprenons rien à ce qui se passe depuis huit jours. On évalue à vingt-deux mille, tués ou blessés, le chiffre des pertes dans les rangs ennemis, dans les journées des 29, 30 novembre et 2 décembre. Celles des assiégés ne dépassent pas six mille. Dans les bonillons³, les prix sont doublés. Le pain et le vin seuls se vendent aux taux ordinaires. Les pauvres souffrent beaucoup par ce froid extrême, le bois se vendant à cinq francs les cent livres. Si le siège continue encore pendant un mois, la vie deviendra tout à fait impossible pour les petites bourses⁴.

Lundi soir, 5 décembre. — Toujours un froid très vif. La retraite du général Ducrot produit une mauvaise impression dans la population. On se demande si Trochu va suivre l'exemple de Bazaine, qui faisait des sorties très brillantes, mais qui était toujours obligé de venir se réfugier sous les canons de Metz. Comme la capitale de la Lorraine, sommes-nous

1. Général qui commandait les troupes françaises à Sedan et qui venait de remporter la victoire de Champigny, après une manœuvre de diversion.

2. Bourgeois.

3. Petits restaurants, gargotes.

4. C'est sa propre situation qu'O. C. décrit en termes impersonnels.

destinés à subir une capitulation? Pas d'opérations militaires aujourd'hui... Depuis cinq jours, nous n'avons plus de gaz dans les maisons. C'est le pétrole qui est le dieu de la lumière, et la bougie est son prophète². Presque toutes les boutiques ferment à la tombée de la nuit. Les rues sont encore éclairées au gaz, seulement un bec sur trois. A six heures, la capitale a un air morne qui fait l'âme triste. Les cafés seuls restent ouverts jusqu'à minuit. Grâce aux lampes à pétrole, ils sont encore éclairés suffisamment. Les cafés font de l'or en ce moment. Comme le charbon est aussi rare que le merle blanc et que le bois se vend déjà six francs les cent livres, tous les célibataires, et dans une ville assiégée ils composent la majorité de la population, puisqu'un très grand nombre de gens mariés, ayant envoyés leur famille en province avant l'investissement, sont célibataires *pro tempore*, vont passer leurs soirées au café, où, pour huir sous, ils sont chauffés, éclairés, abreuvés d'une tasse d'excellent café, sans compter les journaux qu'ils ont à leur disposition. Par ce temps de froidure et de siège, c'est donc une économie que de passer sa soirée au café. Les cabinets de lecture sont également encombrés, mais ils ne peuvent recevoir qu'une cinquantaine de personnes à la fois, tandis que trois ou quatre cents personnes sont parfaitement à l'aise dans tous les cafés des grands boulevards.

Dimanche, 25 décembre. — Toujours un froid de loup. Combats d'avant-postes sans importance. Triste jour de Noël. Le ciel est gris, pas le moindre rayon

1. Ce général portait la responsabilité de la capitulation de Metz et de l'effondrement du front français de l'Est.

2. Quand on imagine ce que pouvaient être les souffrances de Crémazie, l'ironie dont il témoigne est une forme de courage.

de soleil. La poussière soulevée par le vent du nord vous aveugle. Rien de morue comme ce froid sans neige et sans soleil¹. Les églises sont pleines aujourd'hui. Autant d'hommes que de femmes, ce qui est rare à Paris. On se familiarise avec la viande de chien. Le pâté fait avec les *restes mortels* d'un azor² quelconque, se vend quatre francs la livre. C'est assez cher, comme vous voyez. Pour moi je mange du cheval une fois par jour. Il faut avoir des rentes pour se payer deux repas de viande. Le soir, je mange du pain sec avec du thé. Je n'ai pas besoin de vous dire que le beurre, se vendant quatre francs la livre, n'existe pas pour les peires gens comme moi.

Lundi, 26 décembre. — Toujours le même froid sibérien. Rien de sérieux comme opérations militaires. Je reste au lit aussi longtemps que possible, attendu qu'il est impossible de se chauffer, quand le bois est à deux sous la livre¹. Je vais au Collège de France et à la Sorbonne, les jours où il y a des cours. A quel degré d'abrutissement le siège peut réduire un homme! J'ingurgire des cours de mathématiques, de mécanique et une foule d'autres machines en *ique*, de sanscrit, de chinois, avec un courage dont je ne me serais pas cru capable². Que n'écouterait-on pas pour avoir le droit de se chauffer? Heureusement que l'on n'est pas obligé de comprendre, autrement je serais fort empêché³.

1. Un tel aveu dévoile la nostalgie de l'exilé.

2. Nom courant des chiens.

1. Dix francs les cent livres: le prix a doublé en vingt jours!

2. O. C. se méstime: il suivra aussi des cours dont il tirera grand profit. Ses lettres à l'abbé Casgrain en témoignent.

3. Embarrassé. Acception vieillie.

Dimanche, 29 janvier. — Temps doux et pluvieux. L'Officiel donne le texte de l'armistice. C'est une capitulation pure et simple. Seulement l'armée ennemie n'entrera pas dans Paris, du moins pendant l'armistice. La ville est tranquille. Quelques groupes mettent flamberge au vent... en paroles¹. Si on leur demandait de continuer la lutte et de laisser mourir de faim leurs femmes et leurs enfants², n'est avis qu'ils répondraient par une vilaine grimace. Quelques vieux militaires pleurent de rage. On comprend leur douleur, et on la respecte, mais on lève les épaules devant les *matadors*³ qui posent pour la lutte à outrance quand l'armistice est signé. Tout est donc perdu, malgré nos souffrances et notre résignation. Nous pouvons dire que nous avons enduré tout ce qu'il était humainement possible de souffrir avec un courage digne d'un résultat plus heureux. Pour moi, j'ai enduré plus de misère dans les deux derniers mois que dans tout le reste de ma vie. Jamais je n'ai tant souffert du froid, jamais je n'ai eu l'estomac démantibulé comme pendant ces soixante jours d'anxiétés et de privations. Nous ne serons pas ravitaillés avant huit jours, car les chemins de fer coupés, les ponts démolis, les routes effondrées, ne perimenteront pas le transport immédiat de la masse effrayante de provisions nécessaires pour nourrir une population de 2,250.000 âmes. Il nous faudra donc, pendant toute la semaine prochaine, continuer à manger notre affreux pain noir et les lambeaux de chien et de chat que nous pourrions attraper.

1. Tirer l'épée en paroles! *Flamberge* était le nom de l'épée de Renaud de Montauban.

2. Il s'agit évidemment des épouses et des enfants des hommes qui se rassemblent *en groupes*.

3. Mot d'origine espagnole. Ce sont des hâbleurs et des fanfarons.

Nous citerons enfin la lettre datée de Paris, 18 février 1871, que le poète envoya à ses frères. Ce dernier texte, par le résumé qu'il présente de l'existence d'O. C. pendant les six mois du siège, palliera les lacunes des extraits auxquels il fallait bien nous restreindre.

Paris, 18 février 1871 ¹

Mes chers frères,

Il est enfin permis d'expédier des lettres cachetées. Le 31 janvier, j'ai écrit à Joseph une lettre ouverte, comme commissionnaire, sous le nom de Jules Fontaine ², pour vous faire savoir que, malgré la famine et le bombardement, j'étais encore de ce monde. Pour moi, je suis toujours sans nouvelles de vous depuis le 2 septembre. Depuis l'amnistie, les lettres parviennent assez facilement. Avez-vous reçu toutes celles que je vous ai adressées par ballon ³.

La santé est aussi bonne qu'elle peut l'être après la crise effrayante que nous venons de traverser. Mon estomac est devenu l'arche de Noé: tous les animaux de la création y ont passé. Le bœuf était devenu un mythe, le cheval très cher dans le dernier mois du siège. Mince était ma bourse, puisque je ne vivais et ne vis encore que d'emprunts. J'ai été obligé de me

1. Cette lettre est citée *in extenso* dans les *Oeuvres comp.* p. 470-476.

2. Malgré ce qu'ont pensé tous les commentateurs, il nous semble que cette précision est nécessaire parce que le poète employait *pour la première fois* ce pseudonyme. Sa situation judiciaire et sa qualité d'étranger (admirateur du régime bonapartiste) suffiraient à expliquer l'emploi de ce pseudonyme: O. C. ne se sent plus en sécurité à Paris où la Commune va bientôt éclater.

3. C'est par ce moyen alors tout moderne que la capitale était restée en communication avec le monde extérieur.

rabattre sur le chien, et, dans les plus mauvais jours, sur les rats. Je ne parle pas des chats, qui étaient devenus un mets d'aristo⁵. Au fond, ce n'est pas plus mauvais qu'autre chose. Seulement, comme nous avons une répugnance naturelle pour la chair de ces animaux, il faut se faire violence pour ingurgiter cette cuisine de chien. La sauce, les épices qui assaisonnent cette raratouille endiablée, le pain impossible, noir comme du vieil acajou et lourd comme du plomb, que nous avons mangés dans ces derniers temps, tout cela m'a donné une gastrite⁶ de première qualité. Aujourd'hui que nous sommes ravitaillés et que nous mangeons du vrai bœuf et du vrai pain, ma digestion va mieux et les crampes d'estomac, qui m'ont fait passer des nuits si cruelles dans le dernier mois du siège, ont cessé depuis que je mange une nourriture de chrétien. N'étaient l'inquiétude que me cause la privation de vos nouvelles depuis bientôt six mois, puisque vos dernières lettres portaient la date du 2 septembre, et l'ennui d'avoir fait et de faire encore des dettes pour vivre, je ne me trouverais pas trop mal, vu les circonstances. Comme tout le monde, j'ai maigri beaucoup, mais c'est un tout petit malheur.

M. G. B.⁷ m'a bien prêté cent vingt-cinq francs, mais, comme il m'a dit qu'il était très gêné lui-même, je n'ai pas osé lui en demander davantage. Quelques amis⁸ sont venus à mon secours, et, comme dès les premiers jours de l'investissement, le gouvernement a décrété que les loyers, chambres, garnis ou appartements non meublés, ne seraient payés qu'après la fin

5. Aristocrates.

6. Inflammation des glandes intestinales. On sait que le poète succombera, huit ans plus tard, à une infection intestinale.

7. Gustave Bossange, son patron, très probablement.

8. Il avait donc *quelques amis* quoiqu'il n'en parle pas souvent.

de la guerre, je me suis dispensé de payer ma chambre pendant les quatre derniers mois. J'ai donc pu vivre, mais en tirant le diable par la queue, et je puis vous assurer que la susdite queue était parfois joliment rude. Remarquez que cette cuisine digne des sorcières de Macbeth, coûtait le double du bœuf et du mouton dans les temps ordinaires.

Le froid, très rigoureux cet hiver, nous a aussi fait beaucoup souffrir. Les pauvres diables comme moi ne pouvaient pas payer le bois deux sous la livre. Force nous était donc de nous réchauffer à la flamme du patriotisme. C'est très beau dans une proclamation, mais cette flamme sacrée vous laisse joliment grelotter quand vous êtes seul, en tête à tête avec elle, au coin de votre cheminée qui n'a pas vu de feu depuis plusieurs mois.

Vers le milieu de janvier, le froid est devenu moins intense et nous n'en souffrons plus maintenant. Cependant ma chambre, qui n'a pas été chauffée depuis la fin de novembre, est toujours froide comme une glacière, et je vous écris ces lignes chez mon ami le lieutenant de mitrailleuses, celui avec qui j'ai assisté à la bataille du 13 octobre⁹. Comme, depuis l'amnistie, il a quitté la caserne du quai de l'Alma pour revenir à sa chambre de la rue de l'Entrepôt, il a emporté avec lui le bois que lui accorde le gouvernement, en sa qualité d'officier. Quand je veux me chauffer un brin, je vais fumailler un pipe avec lui. Pendant que je vous écris ces lignes, il est occupé à ranger une collection d'obus et de cartouches de toutes espèces, en souvenir du siège de Paris. Je l'entends qui murmure: « Tas de fious que ces républicains! Il nous ont mis dans un joli pétrin¹⁰. Si vos républicains d'Amé-

9. V. le *journal* à cette date. *Oeuvres comp.* p. 332-335.

10. Ils nous ont mis dans une triste situation.

rique¹¹ sont comme les nôtres, ça doit être du propre votre pays! » Comme Pandore, dans les *Deux Gendarmes*, je lui réponds: « Brigadier, vous avez raison. » Il éclate de rire et recommence son petit train-train d'obus et de cartouches.

Je suis bien heureux de l'avoir, car il m'est impossible d'acheter du bois pour deux raisons: la première, c'est que je garde les quelques sous que j'emprunte pour manger, la seconde, c'est que nous ne sommes pas encore ravitaillés sous le rapport du combustible et que le bois se vend encore huit francs le cent kilos¹².

Jusqu'au 19 décembre, j'ai écrit chaque jour mon journal du siège. A cette date, j'ai dû cesser, car il m'était impossible, à cause du froid, de tenir une plume cinq minutes sans avoir l'onglée. Cependant j'ai continué, chaque jour, à prendre des notes au crayon, dans mon lir. [...]

Chaque jour, j'ai acheté *quand même* le *Petit Journal*, afin que vous puissiez avoir la collection complète de l'histoire du siège de Paris.

Tout est donc consommé. Bourbaki, dans l'Est, se suicide de désespoir¹³; an nord, Faidherbe¹⁴ perd la bataille de Saint-Quentin; Chanzy¹⁵ pour se dérober à la poursuite de Frédéric-Charles¹⁶, est obligé de

11. O. C. avait donc révélé son origine à son ami.

12. Quatre francs les cent livres.

13. Ce qui signifie que le général commandant en chef des armées de l'Est cherchait le combat à tout prix car Bourbaki lui-même ne mourra qu'en 1897.

14. Colonisateur du Sénégal, le général commandant en chef les armées du Nord avait remporté d'éclatantes victoires.

15. Par un repli habile, le général commandant en chef les troupes de la Loire sauva une armée qui permit au gouvernement de la république de traiter honorablement avec l'ennemi.

16. Neveu de Guillaume Ier, empereur d'Allemagne.

chercher un refuge derrière la Mayenne¹⁷. Bombardé pendant vingt-trois jours, épuisé par la famine, qui enlève sept cents victimes par jour, Paris, voyant que tout espoir est perdu, est obligé de capituler. Mais, dans sa chute, la grande ville emporte du moins la consolation d'avoir donné au monde un spectacle unique dans l'histoire. Pendant cent trente-cinq jours, une population de deux millions d'habitants a souffert la faim, les maladies de toute espèce, le bombardement le plus effroyable. Au milieu de cette cataracte de calamités, pas une voix ne s'est élevée pour dire: *Reconnaissez-nous!*

Elles étaient réellement admirables, ces pauvres femmes qui, par des froids de quinze degrés¹⁸, faisaient la queue pendant quatre et cinq heures pour obtenir une demi-livre de pain noir et deux onces de cheval, sans murmurer, sans se plaindre, espérant toujours, toujours, que tant de sacrifices sauveraient la patrie.

Les crépus doubles de coquins qui régnaient à l'Hôtel de ville n'ont rien su faire de l'admirable dévouement de la population parisienne. Elle est bien lourde la responsabilité qui pèsera dans l'histoire sur les hommes du 4 septembre. Si Paris avait fait pour Paikao¹⁹ la moitié des sacrifices qu'il a faits pour le gouvernement provisoire, je suis certain que le vainqueur de la Chine aurait sauvé la situation.

Gambetta²⁰, en voulant jouer au Danton et terroriser la province, a tout perdu. Les départements ne sont point républicains et ne veulent pas se faire

17. Affluent de la Loire.

18. Centigrades (+5 Fahrenheit).

19. Le comte de Paikao (v. *ci-dessus*, p. 65, n. 6). Ce titre lui avait été conféré après la victoire de Paikao remportée en 1860 sur les troupes chinoises.

20. Le plus grand orateur politique du XIX^e siècle.

tuer²¹ pour la plus grande gloire de la république une et indivisible. Car, il ne faut jamais oublier que, dans cette pauvre France, on est toujours plus partisan que patriote²². Les seuls qui se soient conduits comme des patriotes et battus comme des héros, ce sont les zouaves pontificaux, qui appartiennent presque tous à la vieille noblesse et au parti légitimiste²³.

Pour les républicains de la veille²⁴, ce sont d'effrontés bavards qui redoutent avant tout les champs de bataille. Ils prennent volontiers des canons²⁵ chez le marchand de vins, mais jamais ils n'attaquent ceux des Prussiens.

Le bombardement a été une chose effrayante. Il y avait des nuits où l'on ne pouvait dormir. On aurait dit un congrès de tonnerres. Cependant nous avons fini par nous y habituer. Quand l'amnistie a été signée, nous avons été tout surpris de ne plus entendre le canon. Il nous manquait quelque chose pour nous endormir.

Pardonnez-moi le décousu de cette lettre écrite à bâtons rompus, pendant que mon officier d'artillerie me fait une macédoine²⁶ de républicains, de Prussiens, d'obus et de cartouches.

J'ai bien hâte de recevoir vos lettres...

21. L'expression est audacieuse (ou incorrecte) : ce ne sont pas des départements mais des provinciaux qu'il s'agit.

22. A demi terrorisé par les débuts de la Commune, O. C. s'emporte.

23. L'héroïsme des zouaves avait déjà fait l'objet des éloges du poète (V. *Castelluccio*, *supra*, p. 38.)

24. L'opposition républicaine remontait plus loin : le second Empire ne s'était établi que par un coup d'État. Les vainqueurs de 1830 et de 1848 désiraient parvenir au pouvoir.

25. Verres à vin petits et allongés.

26. Mélange.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Tableau chronologique de sa vie et de ses œuvres	20
Note bibliographique	24
Photographie et parapie d'Octave Crémazie	26
POÈMES ¹	
1. Colonisation	27
2. Les Morts	29
3. Le Drapeau de Carillon	34
4. Castelfidardo	38
5. Les Mille-Iles	40
6. Promenade de trois morts	43
7. Esquisse de la seconde et de la troisième parties de la <i>Promenade de trois morts</i>	48
PAGES DE CRITIQUE	
8. La situation des écrivains canadiens en 1860	51
9. L'absence de critique littéraire au Canada français	53
10. Une société d'épiciers	53
11. Les destinées de la littérature canadienne	57
12. La doctrine littéraire de Crémazie	59
13. Les fanatiques de l'antiquité	66
14. Désaveu de la poésie cocardière	67
15. Quelques jugements sur ses contemporains	68
CORRESPONDANCE INTIME	
16. Lettre à ses frères (13 décembre 1864)	71
17. Poète en exil (1er juin 1866)	72
18. En marge du désespoir (29 janvier 1867)	74
19. Lettre à sa mère (6 août 1872)	75
PAGES DE JOURNAL	
20. 13 septembre 1870	79
21. 14 septembre 1870	80
22. 19 septembre 1870	82
23. 2 octobre 1870	83
24. 20 octobre 1870	84
25. 31 octobre 1870	85
26. 4 décembre 1870	85
27. 5 décembre 1870	86
28. 25 décembre 1870	87
29. 26 décembre 1870	88
30. 29 janvier 1871	89
31. Lettre du 18 février 1871	90

¹. Nous renvoyons aux titres des poèmes et non aux titres des extraits. Ces derniers sont encadrés; ils ne sont évidemment pas de Crémazie.

PRÉSENTATION

B-4

Nous nous proposons dans la collection des *Classiques canadiens* de faire un choix des écrivains les plus représentatifs et d'offrir au public comme au monde des étudiants un choix de textes.

Grâce à ce travail de compilation, les élèves de rhétorique et de belles-lettres, ceux des écoles supérieures en général, disposeront désormais d'un excellent instrument de travail et de culture. Les *Classiques canadiens* les habitueront à l'étude des textes originaux et favoriseront le retour aux sources en histoire.

Classique veut être entendu ici au sens *premier* de Littré et désigne les auteurs jugés dignes d'être étudiés dans les classes et de former les esprits. C'est plutôt pour promouvoir la connaissance de nos propres auteurs que pour imposer à nos lecteurs des jugements de valeur, que nous offrons au public la présente collection.

Les Éditeurs

FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, MONTRÉAL

Volumes parus:

Champlain par Marcel Trudel
Frontenac par Guy Frégault
Crémazie par Michel Dassonville
Saint-Denys-Garneau par Benoît Lacroix

A paraître:

Nelligan par Luc Lacourcière
F.-X. Garneau par Benoît Lacroix
Marie de l'Incarnation par F.-A. Savard